

COMPAGNIE ENTRE CHIEN ET LOUP

DOUZE

Direction artistique : Camille Perreau

FEMMES

Création sonore : François Payrastré et Marc-Antoine Granier

OUVRENT

Photographies : Florence Brochoire

HIER

Douze femmes ouvrent hier

Un ouvrage à écouter, regarder et lire

Dans le cadre du projet *Fabriqué à Niort, mémoires ouvrières*
Un projet initié et porté par les conseils de quartier et la Ville de Niort

À celles que nous avons rencontrées et à toutes les autres.

Fabriqué    Niort, mémoires ouvrières

Douze femmes ouvrent hier est une part d'ouvrage de *Fabriqué    Niort*, projet par lequel la ville de Niort invite des artistes à donner valeur à son passé ouvrier.

Niort est connue pour être le si  ge de mutuelles et d'assurances. Le développement du secteur tertiaire a masqué le déclin d'une activité industrielle traditionnelle dans les filières du bois, de la chamoiserie, de la confection et de la machine-outil. Mais les acteurs de cette économie disparue sont là pour témoigner de son mode de fonctionnement, de sa résonance dans la vie sociale, les vies familiales et intimes.

En 2011, les conseils de quartier rappellent à la Ville l'existence de sites industriels et la richesse inexplorée d'une mémoire encore vive. Des collectes de témoignages s'organisent. La question se pose rapidement de la reconnaissance de ce pan d'histoire collective, de sa diffusion dans une identité partagée.

La Ville s'engage alors dans la mise en œuvre d'un projet artistique et culturel à l'échelle du territoire, dont la structuration et le spectacle de clôture sont confiés à la Compagnie La Mouline, dirigée par Jean-Pierre Bodin. Le projet *Fabriqué    Niort* se déroule de janvier à juin 2013, avec le concours de la Scène nationale Le Moulin du Roc, du Centre d'art contemporain photographique - Villa Pérochon et du Centre national des Arts de la Rue Poitou-Charentes.

Camille Perreau et la compagnie Entre chien et loup livrent, à travers la mémoire des femmes, une empreinte pérenne et sensible du passé industriel de Niort. Le livre est une transcription matérielle de souvenirs. Photographi  es par Florence Brochoire, les femmes prennent place dans le jardin où s'installait l'écrivain Ernest Pérochon. Leurs portraits sont en effet rassemblés dans une exposition présentée, en avril 2013, au Centre d'art contemporain photographique ouvert dans la Villa Pérochon.

Douze femmes ouvrent hier fait lien avec le passé pour ancrer Niort dans le présent.

Le projet *Fabriqué    Niort, mémoires ouvrières* est porté par les conseils de quartier et la Ville de Niort. Il bénéficie du soutien de la DRAC Poitou-Charentes et du Conseil général des Deux-S  vres.

Le service culture de la Ville de Niort
La direction des vies participatives de la Ville de Niort

Douze femmes ouvrent hier

Fabriqué à Niort, mémoires ouvrières : regards croisés sur des mémoires ouvrières diverses, qui nous entraînent d'hier à aujourd'hui. S'intéresser au monde du travail actuel, c'est obligatoirement se plonger dans nos racines. Les passions, les luttes, les souffrances, les joies, la valeur travail doivent se dire, se transmettre.

Alors, la culture comme vecteur d'énergie, de synergie, d'invention, de partage, de transmission arrive, avec l'idée de fédérer des univers différents, d'assembler des arts frères, pour parler du monde ouvrier niortais. Aussi, j'ai convoqué quelques amis, partageurs et passeurs d'humanité, porteurs de théâtre, d'images, de sons, de chansons, de danse, de musique...

Ici, dans cet ouvrage, c'est Camille Perreau, plasticienne, tricoteuse d'imaginaire, qui pose son regard sur des univers de femmes ouvrières. Elle nous donne à voir, à lire et à entendre leurs vies. À notre tour de nous emparer de ces témoignages pour les partager avec nos contemporains.

Jean-Pierre Bodin



On allait aux *mogettes** : je sais pas si vous savez ce que c'est les *mogettes*. On allait aux *mogettes*. On *épalettait*, on arrachait les *mogettes*, on les mettait sur nos genoux et on tirait sur le haricot, sur la cosse de haricot, on le mettait dans le panier, on en mettait cinq d'un coup et hop à la gare à Mauzé. À six heures le soir, il fallait que ce soit prêt parce que le train de Paris passait à six heures, alors il fallait que ce soit rendu à Mauzé.

On prépare le terrain. Faut passer une fourche à labourer ou alors du matériel agricole qui nous travaille bien le terrain comme il faut, on passe avec une sarclette, nous on faisait ça avec une sarclette. On faisait des rayons, fallait qu'ils soient alignés convenablement pour qu'on puisse passer la sarclette pour les nettoyer, arracher l'herbe, passer la sarclette entre les pieds parce qu'il ne fallait pas qu'on laisse de l'herbe... On les faisait à moitié, les *mogettes*. On faisait à moitié ou au tiers. On avait deux terrains qu'on faisait à moitié. C'est-à-dire que la moitié de la récolte était pour le propriétaire. Quand on dit qu'on faisait les choses à moitié, c'est ça. Ou un tiers, c'est-à-dire que le propriétaire n'en prenait qu'un tiers. Chez le cousin Roger, on a fait leur terrain, eh ben on faisait leur terrain à moitié, ils étaient propriétaires et ils habitaient la ferme. Ça leur faisait plaisir à eux, de nous donner leurs terres et nous, on était bien contents de récupérer un petit peu d'argent quand on vendait les *mogettes* ou les cornichons. Le bois, on faisait du bois pareil. Soit à moitié, soit au tiers. Avec la pelle et la pioche, on arrachait, moi avec les filles. Je peux vous dire que c'était pas du gâteau !

Oui, j'ai pas honte de le dire : on avait notre loyer de maison qui n'était pas payé depuis deux ans lui aussi, on avait travaillé, mais on n'avait pratiquement pas récolté ce qu'on avait semé. La terre n'avait pas eu à boire ce qu'il fallait et on n'avait pas mis, nous, d'engrais. Alors, il fallait se trouver du boulot et c'est mon gendre, Robert, le beau-frère à ma fille, qui nous a trouvé du boulot. Ce qui fait qu'on a... ah mais ça a été fait... on n'a pas eu le temps de souffler ! Robert est arrivé un jour, il a dit : « La belle-mère, vous faites vos valises et dimanche on vous embarque ! ». Si on voulait manger, il fallait peut-être bien qu'on fasse quelque chose... Ben, disons que ça a été un choc au point de vue... comment vais-je dire... de vie. C'était un changement de vie complet parce que nous, on était habitués de rentrer à la maison à sept huit heures. On traînait parce qu'on avait une vie de campagne et après on est allés en ville, on s'est trouvés... Au début c'était choquant parce qu'il y avait des heures d'embauche. Il y avait un patron. Oh, punaise... Ce réveil qui sonne... Même une montre j'en avais jamais eu de ma vie, mais j'en ai eu, enfin bon, notre vie a changé du tout au tout. Après j'ai passé mon permis et on avait chacun notre voiture, parce que lui allait embaucher chez Poujoulat. C'était un changement, c'était quand même vraiment un changement.

On travaillait pour les Russes à la S.N.P., la fabrique de crin, et je faisais des pinceaux, je faisais des brosses, je faisais des balais, tout ça. On faisait ça à la machine, au pied, on piquait debout, douze, quinze heures par jour... J'avais de la résistance, quand même... Parce que que piquer debout à une machine...

* Pour la définition des mots en italique, se reporter au lexique en fin d'ouvrage.



On n'avait droit qu'à une demi-heure pour manger, alors on avait une gamelle, je faisais ça pour mon mari, mon fils et moi. Tous les trois, on a travaillé à cet endroit-là, à la S.N.P. Moi, je travaillais au bout d'une machine, trois machines plus loin c'était mon mari et dans le fond, dans le même atelier, c'était mon fils. Alors vous dire que là... Je me souviens que notre première paye, additionnées les trois ensemble, on avait gagné plus de sept cents francs. Vous pouvez imaginer la joie de tout le monde !

Moi, après, j'ai embauché à la MACIF comme femme de ménage et mon mari a embauché chez Poujoulat. On avait des heures d'embauche : j'embauchais à quatre heures à la MACIF. Il fallait que je sois très à l'heure, parce qu'on avait un chef d'équipe et on avait des trucs à passer parce qu'à cinq minutes près... Et quand je travaillais chez Heuliez, ce grand garage, quand je travaillais là, à une minute près, il nous faisait sauter un quart d'heure sur notre paye. Il voyait pas quand le soir on *débauchait* une demi-heure plus tard, là il vous disait pas : « Raymonde, Madame Largeau, vous avez en plus sur votre paye ». Comme ça, non, non. Tandis qu'à la MACIF, c'était réglo. On avait un contremaître, il y avait nos *poupées* pour pointer. Quand on *débauchait*, on pointait. La paye, c'était clair et net.

J'ai apprécié certains côtés de la vie qu'on avait en ville, mais j'ai aussi apprécié davantage la vie qu'on avait en campagne. On manquait de tout à la campagne, mais on était plus libre.

Je suis née Durand Raymonde, un 25 avril 1927, là, dans cette maison, dans ce coin-là, mais il y a la salle de bains maintenant. J'ai vécu ma petite jeunesse, jusqu'à l'âge d'une dizaine d'années à Marennes, et après, à la guerre, on est venus à Rochefort, à Loire-les-Marais précisément. On était tous logés dans la même pièce. Il y a que Papa et Maman qui étaient dans la cuisine sous les escaliers. Il y avait un lit, mes parents couchaient là. Autrement, nous tous les mômes, nos lits étaient les uns à côté des autres. Puis, vous savez, c'était sans fantaisie, chez nous ! Enfin, bon.

J'ai pas été malheureuse parce qu'on n'avait pas des parents qui étaient méchants, mais il fallait filer droit ! J'ai bien attrapé des raclées parce que moi j'avais une sale manie : il fallait que je réponde. Quand Maman ou Papa disait quelque chose, si ça me plaisait, ça allait bien, si ça ne me plaisait pas, je répondais, ce qui n'était pas trop du goût de Papa ! Moi, j'ai été à l'école jusqu'à douze ans et puis après les parents, ils n'avaient pas les moyens de nous envoyer plus loin. Et puis enfin, on était huit chez nous ! Que vouliez-vous que ma mère fasse ? Rien. La pauvre, elle savait à peine lire et écrire, alors je lui faisais ses comptes. Ça m'a fait du bien, ce que Maman m'a fait faire avec la paye à Papa. Il fallait équilibrer ce qu'elle dépensait pour la semaine. Je prenais un papier, moi je savais compter, et on marquait tout sur le papier, et on faisait des comptes. Eh bien, la Mère Yvette, elle m'a bien dressée parce que je me suis toujours débrouillée toute seule !



Ma mère était mère au foyer parce qu'on était quand même quatre, et mon père a travaillé un peu chez les Boinot, autrefois. Enfin, il a fait un peu de tout, il avait la main assez large, mais initialement il était jardinier. Il y avait beaucoup de jardiniers sur le terrain, ici. Mon grand-père était jardinier et mon père était aussi chez une tante qui faisait beaucoup de jardin. C'est là qu'ils se sont connus, mes parents, à la fête de Saint-Fiacre, parce que ma mère était la reine et puis lui, il était le garçon d'honneur. Ça a fini par un mariage.

J'ai arrêté à treize ans à l'école parce qu'à ce moment-là ils ont fait passer le certificat d'études et bien sûr, quand on a le certificat d'études, on est calé, on s'en va.

Alors je suis rentrée en apprentissage comme couturière. Et après, quand j'ai eu fini, elle ne pouvait pas garder des ouvrières, alors je suis partie. Je suis rentrée donc chez Boinot. J'avais été recommandée par quelqu'un que je connaissais et qui m'a dit : « Oh ben, si tu veux, tu vas pouvoir rentrer ». Alors je suis rentrée parce qu'ils venaient presque de créer ce nouveau truc, le poste de tricot. Le tricot. Ils faisaient aussi des gants entiers en laine, pas la petite mitaine, mais presque.

Parce qu'après, moi, quand les enfants sont nés, j'ai fait du travail à domicile. À l'atelier j'avais déjà une bonne main, ça se voyait, alors quand le patron a vu que j'allais m'en aller, il m'a dit : « Ah bon, alors il va falloir vous remplacer ». Et moi j'ai dit : « Ben oui, quand même, je vais pas rester là, je vais pas accoucher sur place ». Forcément, il le savait aussitôt parce que la Sécurité sociale, ça passait par les bureaux, enfin, je sais pas trop quoi... Enfin, il le savait tout de suite.

Ça se faisait automatiquement, chacun à son temps. Les enfants partaient à l'école, je pouvais travailler. Je pouvais travailler que dans la journée parce qu'à ce moment-là on habitait en appartement, il ne fallait pas faire de bruit pour les voisins.

Il fallait assembler les gants par paires. Les filles tricotaient, ça s'envoyait après, il y en avait qui travaillaient à domicile pour arrêter tous les fils de laine qui étaient au bout, parce qu'au bout de chaque doigt il y avait un fil. Bon, il fallait l'arrêter proprement et puis après, moi, ce que j'ai fait beaucoup, je les ai assemblés par paires. Parce qu'il y avait une machine qui faisait un petit truc, qui assemblait, quoi. Qui assemblait par paires. Après d'autres, aux gants, on leur mettait une petite vignette de chez Boinot. Il y avait un petit kilométrage de laine pour les raccommode, n'est-ce pas. Alors, il fallait le fixer, ça aussi, à la paire de gants. Je l'ai fait souvent, ça. Elles étaient déjà mises par paires. Celles qui tricotaient les mettaient déjà un peu par paires, quand même ! Ou il fallait les calibrer parce qu'il y en avait qui ne tricotaient pas de la même façon, vous savez. Elles faisaient peut-être le nombre de rangs qu'il fallait, mais c'était un petit peu plus large, un peu plus grand. Alors quelquefois on les changeait de taille, puis quand on n'en avait pas assez, on changeait de taille aussi. C'était des petits qui devenaient grands. Les grands magasins, les Galeries Lafayette. On travaillait pour ça.

On s'arrangeait toujours pour travailler, quand même. Il fallait bien le faire pour gagner un petit peu sa vie. À la pièce, oui je crois que j'étais à la pièce. Oui, parce que ça avait déjà été chronométré pour dire qu'on peut faire tant d'assemblages en tant de temps. C'était à soi de se dépêcher et d'en faire le plus possible.



En plus, je touchais des allocations familiales, mais il ne fallait pas dépasser un certain plafond de salaire parce qu'autrement, les allocations étaient supprimées. Alors le patron était quand même gentil. On avait droit, de temps en temps. On en faisait et il nous en laissait de côté. Après on prenait un gros mois puis on n'avait pas nos allocations pendant ce temps-là. On cumulait en quelque sorte. C'est parce qu'un jour il m'a dit qu'il faudrait que j'en fasse un peu plus. J'ai dit : « Je peux pas, parce qu'autrement je touche pas les allocations ». Alors c'est comme ça qu'il a fait pour que j'en fasse quand même un peu plus. Oh ben, il était assez sympathique, oui. Ah, c'était le patron ! Il est mort, le brave homme. Et après il fallait que j'aille les livrer, que je retourne à l'atelier pour les rapporter. Pour les faire à la maison, il fallait les chercher et les rapporter. Ils ne les livraient pas ! À bicyclette, avec mon fils sur le porte-bagage. Le tout dans un carton.

On était dans un petit deux-pièces sans eau. Il y avait encore l'électricité, mais il n'y avait pas l'eau. Il y avait une fontaine, un peu plus haut, et il fallait aller chercher l'eau avec la coussotte, sur l'évier. Ah, vous ne connaissez pas la coussotte ? Comment vous expliquer ? C'était autrefois, ça faisait une grosse louche avec un grand bec. Alors vous la remplissiez d'eau, et comme ça coulait fin, vous pouviez vous laver les mains dessous. C'était ça la coussotte. Ça faisait un peu robinet. Parce qu'il fallait économiser l'eau quand il faut aller la chercher. C'est un bon souvenir quand même, mais bon... C'était dans la pente, dans une pente, dans un petit chemin, alors on ne se voyait pas avec une poussette ou un landau. Alors on a attendu un petit peu pour faire des enfants parce que dans cet endroit-là, il n'aurait pas été possible de venir avec le landau. Il y avait des marches, des tas de trucs comme ça, c'était un peu compliqué.

Avec les enfants, lorsqu'on était rue du 24 Avril, il y avait l'eau courante, quand même. On remplissait la bassine avec de l'eau chaude et compagnie... Puis tout le monde y passait là, dans la même eau. Tout le monde se savonnait puis quelquefois mon frère descendait puis disait : « Vous avez fini avec la baignoire ? », et c'est lui qui reprenait la bassine. Parce que la grande bassine, elle nous servait aussi pour le linge, n'est-ce pas. Alors nous, on avait acheté le trois-pieds, à gaz, pour faire bouillir la lessive, quand même. Parce qu'à ce moment-là, les enfants petits, il y avait des couches et compagnie. Il fallait le faire. Il n'y avait pas la petite couche-culotte qu'on jette. Ça se faisait automatiquement en fin de compte, automatiquement bien sûr. Oh, les après-midis, vous savez, c'était un peu plus tranquille quand même. Il fallait travailler aussi un petit peu, eh oh ! Il fallait s'organiser en fin de compte.

On écoutait la radio, ça oui. Je sais que le midi surtout, c'était Raymond Souplex et Jane Sourza, à ce moment-là, qui faisaient les deux clochards sur le banc. Alors ils racontaient un petit peu la vie parisienne en fin de compte. On écoutait et on tricotait, on n'avait jamais les mains inoccupées. Dans les après-midis il y avait « Bonjour Madame » ou un truc comme ça, vous ne vous rappelez plus ? Avec Mémie Grégoire. Ça me revient tout d'un coup, je ne pensais plus à elle, mais ça me revient là, tout d'un coup. On n'a pas eu la télé de bonne heure parce qu'on n'en voulait pas à cause des enfants. Elle est venue un petit peu plus tard. Parce que, pour pas qu'ils se plantent devant tout le temps. Il fallait qu'ils fassent leurs devoirs quand même ! Ils allaient passer leurs jeudis chez les grands-parents pour voir la télé. Pour leur dire bonjour, paraît-il ! Après, quand on a eu la télé à la maison, les grands-parents ne les voyaient plus... Alors ils ont dit : « Oui, c'est pas pour nous qu'ils venaient, c'était pour la télé ! ».



Travailler chez soi, c'est encore pire que l'atelier. Parce que vous partez à l'atelier, vous fermez votre porte et s'il n'y a rien de fait chez vous, personne ne le voit. Tandis que quand vous êtes chez vous, si vous avez quelqu'un qui vient, il y en a qui s'en fichent, mais moi, ce n'est pas mon cas. Vous aimez que votre maison soit quand même un peu dans l'état, et tout. C'est énorme comme travail, c'est énorme. Vous êtes payée aux pièces, alors forcément, plus vous travaillez... J'étais en appartement, et j'avoue que pour la personne qui était dessous ce n'était pas marrant parce que j'avais une grosse machine. Parce qu'avec une petite machine on ne pouvait pas faire un truc comme ça, j'avais une machine d'atelier. Moi, j'avais acheté la machine. Alors ça je peux vous dire que cela n'a rien à voir avec une petite machine. Quand vous lancez ça... Je ne peux plus suivre maintenant, ça va trop vite. Je ne suis plus habituée. Et je peux vous dire que quand c'est à fond... C'est vrai que la personne qui était dessous, des fois elle partait, mais ça ne m'étonne pas. Je reconnais que pour elle ce n'était pas marrant.

Alors on payait le fil, mais on le gardait. Moi, je peux vous dire que j'ai encore des bobines de fil qui restent de cette époque-là, qui me servent de temps en temps. Je vais voir dans mon tiroir : « Tiens, est-ce que j'en ai encore, de ça ? ». Donc, toutes les semaines il fallait aller chercher le travail et le ramener fait. Et moi j'y allais, bon à l'époque, avec mon landau, mon bébé. Je mettais tout dessus, un gros tas d'affaires puisque c'était comme ça. Et après je le ramenaient fait. En 66, quand j'ai eu mon deuxième enfant, on a acheté une petite voiture et donc après j'y allais en voiture. C'était déjà plus confortable. Parce qu'il fallait se le traîner autrement, le travail ! Je vous dis, des fois je me demande comment j'ai pu faire tout ça. En plus, j'étais complètement tarée parce que je voulais que mon ménage soit impeccable et tout, chose que... Alors quand vous

avez un bébé auquel il faut donner à téter toutes les trois heures, le changer, tout ça... Encore que j'avais de la chance, il était mignon comme tout ! Je lui dis des fois, il s'en souvient que j'ai travaillé. Il avait huit ans quand j'ai arrêté, le plus vieux. Et il était mignon, parce que, comme je travaillais à domicile, vous faites la pièce entière aussi, donc, quand je faisais un vêtement, vous avez une manche gauche et une manche droite. Et je lui avais appris, il avait trois ans, à mettre les manches gauches d'un côté, les manches droites de l'autre. Les cols, il les mettait, les poches pareil. Il me coupait des petits fils. Enfin, il m'aidait, il m'aidait sacrément, ça m'aidait bien. Alors, en plus, comme je chantais, parce que quand vous alliez dans des établissements comme moi j'ai été, vous chantez, vous apprenez beaucoup à chanter. Donc je chantais mes chansons comme ça et il me disait, je le revois encore à côté de moi, il me disait : « Chante, Maman ! Chante, Maman ! ». Lui s'en souvient.

Et puis après je suis retombée enceinte et quand j'ai repris, avec les deux... Alors, là... Là ce n'était pas de la tarte ! Deux, ce n'est pas facile. Là c'est vraiment très difficile et donc je travaillais, mais j'étais loin de travailler comme je faisais avant. Je travaillais vraiment à mi-temps, quoi. Je me levais plus tôt que maintenant, je devais me lever à sept heures certainement. Quand je n'avais qu'un enfant, je m'occupais de mon enfant. Il est allé à la maternelle à trois ans, donc je le préparais, je l'emmenais à l'école à vélo, après je rentrais, je faisais vite mon ménage. Si je pouvais bosser un peu ou repasser les trucs de mon boulot, je m'y mettais toute la matinée. Et après être retournée chercher mon gamin, je m'y remettais. Il fallait faire les courses, parce que j'habitais en plein centre, j'étais à deux pas du marché, donc j'allais pratiquement tous les jours faire des courses...



Je me dis toujours : « Mais comment je faisais ? ». Parce qu'il n'y avait pas de petits pots comme il y a maintenant. Il fallait que je fasse cuire pour mon enfant, j'achetais un haché... Il fallait que je prépare tout ça à la main. Mon mari rentrait et il fallait que tout soit prêt. Il m'aidait quand même à faire la vaisselle, et le soir, je vous dis, quand il pouvait m'aider à repasser les coutures, à faire des trucs comme ça, il le faisait. Et quand il pouvait, il m'emmenait mon travail parce que la *contremaîtresse* qui s'occupait du travail à domicile, c'était celle qui n'habitait pas très loin de chez moi, qui me connaissait bien et qui m'aimait bien. Et il ne faudrait pas le dire, mais parfois elle me favorisait et me donnait du travail intéressant, bien payé. Parce qu'il y avait des modèles mieux payés que d'autres. Ça dépendait. Si vous faisiez une blouse, vous ne pouviez pas la vendre très cher. Puis, j'ai fait pendant un temps des capes, alors les capes on peut prendre un prix plus important, alors là c'était intéressant à faire et là j'en débitais, et là ça allait. Et quand j'arrivais, elle disait : « Claudette, j'ai pensé à vous, je vais vous donner ça, c'est intéressant ». Je me dis que j'étais quand même un peu favorisée.

Ceci dit, j'étais hyper énervée, il ne fallait pas beaucoup me chatouiller. C'est normal, vous êtes tout le temps sous tension.

Alors, ceci dit, j'en retirais quand même des trucs. Moi, j'avais des garçons, on faisait parfois des trucs de garçon. Je les habillais pour pas cher. Parce que, ou je relevais les patrons, ou j'avais la *contremaîtresse* qui m'aimait bien qui me disait : « Ben Claudette, si vous voulez du tissu vous le dites ». J'avais du tissu pas cher. Ça c'est vrai que là-dessus, il fallait bien

quand même un petit peu... Mais c'est vrai que je voulais fournir partout et c'est une erreur... Mais bon.

Alors nous, c'est tout à fait bizarre, on s'est vus deux fois, on s'est rencontrés vraiment que la troisième fois, et par des copines. Il dit que je devais avoir dix-neuf ans, moi je dis que j'étais un petit peu plus jeune. Bon, alors on a dansé toute la soirée et puis alors il me dit : « Est-ce qu'on peut se revoir ? » Pourquoi pas... ? « Et on se revoit où ? ». « Moi, je sais pas, en ville ». Parce que je traînais en ville le soir. J'étais donc en ville avec des copines, on discutait, puis une autre copine s'arrête et me dit : « Mais qu'est-ce que tu fais ? Tu attends quelque chose ? ». Et je dis oui, et je lui raconte : « Figure-toi que je dois voir un garçon. Eh bien tiens, le voilà ! ». Et elle qui me dit : « Ah, mais, c'est Jean Mouchard ! ». Et je lui dis : « Mais tu le connais ? ». Et elle me dit : « Ben oui, il est sorti avec ma sœur ». Oh ben ça, ça ne m'a pas plu. Alors je lui ai tourné le dos, donc il ne m'a pas vue, forcément. Quelques jours après je me dis : « Pff, je suis bête, qu'est-ce que j'en ai à faire, moi, qu'il soit sorti avec sa frangine, franchement ! ». Oui, mais comment faire maintenant pour le revoir ? Alors je revois ma copine et je lui dis : « Écoute, je suis bête, et comment je fais maintenant pour le revoir ? ». « T'inquiète pas, je vais t'arranger ça ». Avec son copain qu'elle connaissait bien, je ne sais pas ce qu'ils ont boutiqué, mais elle me dit : « Bon, ben tu le vois dimanche, hein ? ». Elle me dit : « Cette fois tu ne me fais pas le coup... ». Et donc eux, ils sont allés au cinéma, et moi je suis partie avec lui. Et après on est restés ensemble.



J'étais à l'école comme tout le monde. À quatorze ans je suis allée à l'école à Niort, à Saint-André. J'ai fait un C.A.P. de confection et quand je suis sortie de l'école, je suis rentrée à l'usine. Comme j'ai pas trouvé dans mon métier, je suis rentrée à l'usine, mon père m'a fait rentrer à l'usine.

On arrivait le matin, on se mettait au boulot, puis on sortait à midi. Comme on n'habitait pas loin, on habitait à combien... même pas cinq cents mètres, à un kilomètre... on rentrait tous les midis pour manger. On revenait et puis on restait au boulot jusqu'à six heures le soir. C'était boulot, boulot, mais c'était bien parce qu'on pouvait chanter, on pouvait rire tout en travaillant. Je me rappelle très bien le jour où Johnny Halliday s'est marié, alors là on a chanté toute la journée ! C'était vraiment... Il y avait des photos partout, mais les patrons ne disaient jamais rien. C'était bien, il y avait une ambiance vraiment... On embauchait à sept heures et demie le matin, ça faisait une bonne journée ! Dans la ganterie, on était combien... ? Combien on était dans la ganterie... ? On était bien une cinquantaine à faire le gant, après il y avait le magasin en bas, et après il y avait la chamoiserie, il y avait les *foulons*... Ils faisaient la peau de A à Z : ils faisaient la peau, après c'est eux qui coupaient les gants, la vraie entreprise.

J'ai arrêté de travailler, mais j'ai travaillé à la maison après. J'allais chercher mes gants. De travailler à la maison, ça me permettait de garder le gamin en même temps. On allait chercher

tout, c'était par caisses, on ramenait des caisses. Parfois c'était urgent, mais c'était pas comme à la chaîne. C'était urgent, mais après... On est toujours arrivé. Partout où j'ai travaillé, que ce soit chez Monier, chez Boinot, j'ai toujours été chercher mes gants, parfois c'est mon mari qui y allait. J'emmenais le travail fini et en ramenaient d'autres en même temps, alors il n'y avait pas de problème. C'est-à-dire que ça me permettait de garder mon gamin et comme c'était possible... Puis après, j'ai toujours continué et comme après, il a changé de métier, il a travaillé à l'hôpital, et comme il avait pas mal de repos, je me suis dit qu'il fallait quand même que je travaille à domicile. J'ai aménagé mes horaires et on a eu plus de temps ensemble. Autrement on ne se serait jamais vus.

Quand j'ai commencé, ils m'ont mis une machine et quand j'étais en panne ils m'envoyaient quelqu'un pour la réparer, c'était compris... J'ai travaillé pour Monier, les Gants Monier, et pour Boinot.

Et puis après, j'ai gardé des enfants. Je me suis mise assistante maternelle. C'était pas pareil ! Je me levais à six heures le matin, je faisais mes gants et à neuf heures, quand les gamins arrivaient, c'était fini, j'étais ici, la porte était fermée, personne ne voyait rien. J'ai fait ça pendant vingt ans, de garder des enfants après. Le soir tout était fait, tout était rangé. Je faisais mes gants à six heures le matin, ça faisait un complément de paye.



Ça variait, parce qu'il y a des mois ça faisait pas beaucoup, d'autres fois plus. Mais le soir, lorsque les gamins parlaient (parce que j'ai eu beaucoup de gamins de la M.A.I.F. et les mamans ne *débauchaient* pas très tard le soir), quand j'en avais pas fait assez le matin, je remettais ça le soir, jusqu'à sept heures. Ça dépendait de ce que j'avais à faire, si c'était urgent. Parfois c'était urgent. Il fallait contenter le patron aussi parce que si vous faisiez pas ce qu'il vous demandait, il n'y avait plus de boulot ! Mais il était content de trouver des gens à domicile. On était beaucoup à travailler à domicile. Je ne le referais pas, hein, je ne le referais pas ! Il fallait travailler, il fallait gagner de l'argent, c'était ça ou rien du tout. On n'aurait pas tout ce qu'on a s'il n'y avait pas eu ça.

Moi je stressais, mais c'était dans ma tête parce que plus j'en faisais, plus j'avais d'argent.

Ça, c'était dans un bal ! Sa dernière permission, à l'armée. On s'est connus à Benet parce que mon frangin était dans la même caserne que lui. C'est comme ça qu'on s'est connus. Il y avait quand même cinquante kilomètres qui nous séparaient ! C'est la voiture de Papa qui roulait ! Les jeunes sont vernis par rapport à nous ! Pour aller me voir, il a fallu faire... Il a

fallu faire des concessions avec le paternel pour avoir la voiture. Il a eu le droit d'avoir la voiture qu'à une condition, qu'il me ramène pour faire connaissance. C'était la belle vie. La première fois on a discuté, ça n'a pas été comme à l'heure actuelle. On s'est retrouvés deux trois mois après, on s'est revus. Il avait un copain d'enfance qui l'emmenait, un voisin, ils sortaient tous les deux et ils se sont mariés avec deux filles de Benet, tous les deux, vingt et vingt-deux ans. J'ai dû demander la permission à Papa pour me marier, j'étais pas majeure.

C'étaient des autres vies, puis on était plus heureux, hein ! On était heureux, hein ! Parce que les jeunes maintenant, je sais pas s'ils sont heureux comme nous on l'a été. Il n'y a plus de bal, il n'y a plus rien. On s'amuse pas. On était au bal, on s'amusait au bal. On allait au bal, c'était pas le samedi soir, c'était le dimanche. C'est vrai qu'étant jeunes, on n'allait jamais au restaurant, peut-être une fois par an. C'était pas la même vie, on était heureux, je dis qu'on était heureux. On n'avait pas grand-chose, mais on était heureux. On savait s'occuper, un rien nous faisait plaisir.

Maintenant... Pour Noël, nous, on avait une orange, on était contents, une petite poche de chocolat, on était contents...



Je suis née à Celles-sur-Belle. Et puis donc, après j'ai été coiffeuse trois ans... Après j'ai été chez Cartorel, les classeurs, vous ne connaissez pas ? Sur la route de Paris. Et après, comme je ne trouvais pas de travail et que j'avais deux filles, j'ai trouvé du travail à domicile et cela me convenait parfaitement.

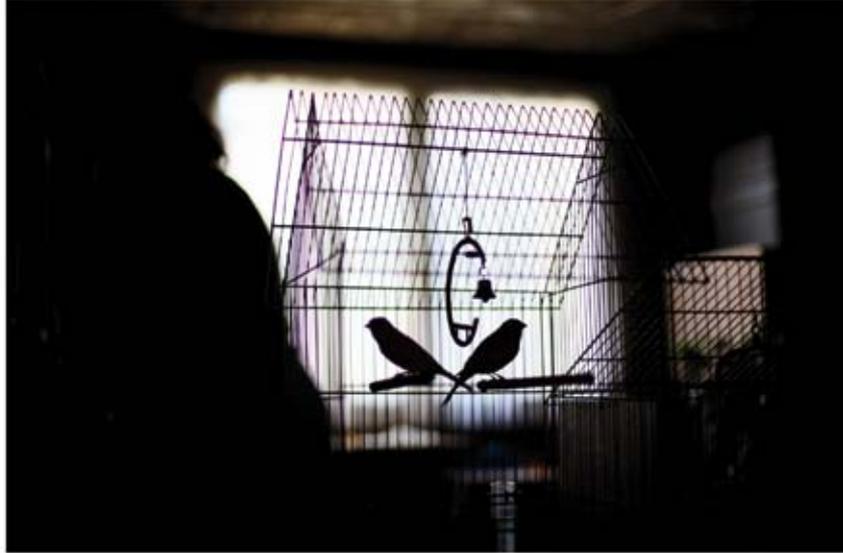
C'était un travail d'homme ! Pincés et fil de fer... C'était dur. C'était dur, voyez mes mains. Moi j'ai travaillé depuis l'âge de seize ans, voyez...

J'ai été vingt-six ans chez eux. Alors le travail à domicile, c'est vrai, c'est pas... Je peux pas dire que je me ferai un salaire de tant, non, non, non. Il y a du boulot, il n'y en a pas. C'est pour ça, ça dépendait des commandes qu'ils avaient. C'est ça le travail à domicile, c'est pas régulier, voilà. Mais je m'arrangeais. Ça m'arrivait de travailler après le souper. Quand il fallait des brosses, le travail à domicile, beaucoup de fois, c'est : « Vous pourriez me faire ça pour demain ? ». Bon, alors je descendais, c'était bien, je descendais en bas, j'ai travaillé beaucoup de fois jusqu'à dix onze heures le soir, quand il y avait du travail. Le travail à domicile, c'est ça. Je n'aurais pas pu vivre sans, avec une maison à payer. C'est vrai qu'il fallait un appoint en plus parce qu'à l'heure actuelle, avec les maisons...

J'en ai encore une, de balayette, je vous la ferai voir. C'étaient des *tournements de mains*. Et ben oui, je faisais des petits

paquets et après j'assemblais la balayette... Oui. Je n'en ai plus qu'une et je l'aime bien parce que j'ai des oiseaux, je vais vous la chercher. J'en ai fait des mille et des mille. Des milliers. C'étaient des petits paquets de vingt grammes que je pesais. J'avais une balance. Je pesais le coco, vingt grammes, et après j'avais une plus grosse poignée, puis j'assemblais tout ça, voyez, et puis après je les pointais. J'avais un couteau, un grand couteau de cochon, vous savez, j'avais une cisaille pour les arrondir, mais qu'est-ce que c'était poussiéreux ! Ah, dans les états que j'étais ! La poussière... C'est que j'en ai respiré de la poussière ! C'est vrai. Pour l'instant cela ne m'a rien fait.

J'en ai fait des mille ! Des fois j'en faisais plus de mille par mois. C'est dur quand même. Puis ça les intéressait, comprenez, j'habitais en face. Il y avait un ouvrier qui venait avec son camion m'apporter... C'était intéressant, parce que vous voyez, c'est à deux pas de chez nous. Pour être payé, ça dépendait, c'était au cent. Après, le travail main, c'était à l'heure. J'avais un carnet où je marquais mes heures et tout. Ils venaient me voir et disaient : « Ben, en général on met tant d'heures ». « Je verrai, moi ». Et puis je vous dis, sans me vanter j'ai toujours eu une très *grande main*. J'avais une très *grande main*. Moi, ça m'a permis d'élever mes enfants à la maison, j'ai jamais payé de nourrice et tout. Ce que je gagnais chez eux, c'était le bénéfice net. Moi, ça me permettait... C'était bien pour moi. Ben oui, je me débrouillais.



Et même le mercredi, des fois, il y avait des enfants que j'avais pris pour me faire un peu plus. C'était bien. J'étais en bas, et les filles, je ne sais pas l'âge qu'elles avaient, peut-être dix onze ans, elles m'aidaient quand même un peu le mercredi. Puis elles m'aidaient quelquefois à faire des brosses en bas, elles aimaient bien, elles m'aidaient, oui... La deuxième elle m'a aidée beaucoup aussi à faire des petites brosses, je lui faisais voir. Ça dépend, parce que je vous dis, le travail à domicile il n'y en avait pas toujours, ça dépendait. Je vous dis, j'en ai fait... J'ai réussi.

Et le samedi matin j'allais faire le ménage des bureaux et après, quand j'ai été à la retraite, j'avais plus droit, ils ont pris une entreprise. Mais j'ai gardé chez Madame, sa maison. Parce que, regardez, depuis 74... Ça fait combien que j'y suis... ? 1974 et puis là, 2012, voyez... quarante et quelques certainement. Quand ils s'en vont, je vais donner à manger à leur chat, et tout. Je suis un peu... Et puis là, je vous dis, on est inséparables toutes les deux, et encore... Alors quand j'ai été à la retraite, elle m'a dit : « C'est pas vrai, Ma'me Gautron vous allez nous quitter ? ». Puis j'ai dit : « Ben non, j'arrêterai pas tant que j'aurai la santé ». Voilà.

Moi j'aime pas la télé, non, j'aime pas non... Chacun ses goûts. Moi, ma vie, c'est dehors, voyez... Alors vous voyez que j'ai de quoi faire ! Mon oranger qui est dans la *baille* là, et ça c'est un pamplemoussier que les petits-enfants m'ont offert. Voyez mes citronniers. Alors je les rentre, j'ai ma cabane et j'en rentre dans le sous-sol aussi. Ça c'en est un autre, citronnier. Regardez ce citron, voyez comme il est gros ! Et puis c'est pas le même goût. Regardez. Quand ils sont mûrs, je les mange. Hier et avant-hier, je me suis fait du poisson, j'en ai mangé. Je mange ça comme une pomme. Ils ne sont pas acides, c'est vraiment... Mais alors, il faut être patient, parce qu'ils fleurissent au printemps, mais vous allez manger le fruit que l'année d'après. Voilà. Ça c'est un abricotier que mon frère m'a offert. Je suis très « arbre ». Puis, ça c'est tous des fruits en espalier. Cette année, il n'y en a pas eu tellement, mais alors l'an dernier, qu'est-ce que j'en ai eu ! Mais ce qu'on récolte, on n'a pas besoin d'acheter et puis c'est quand même meilleur ! Qu'est-ce que je fais comme haricots verts à la saison... Cette année j'ai peut-être encore fait une vingtaine de bocaux... Ah ben oui, je fais des conserves et tout. Et ça n'a pas le même goût, hein ! Voilà, alors vous voyez que j'ai de quoi m'occuper !



En 77 je suis entrée chez Sandéfo. Et là je connaissais bien la déléguée syndicale, alors je lui avais téléphoné pour lui dire : « Bon là, j'ai fait des conneries dans les autres boîtes, alors là on se connaît pas, on se parle pas, jusqu'à ce que je sois embauchée ». Et j'ai eu trois périodes d'essai de deux mois, donc six mois, et puis ma foi, ils m'ont embauchée ! Donc, quelque temps après, j'ai attendu un petit peu, six mois, je me suis syndiquée et il y a eu des élections et je me suis présentée comme déléguée du personnel. Celle qui faisait le recrutement à l'époque a dit au patron : « Ah, je crois que j'ai fait la plus grosse connerie de ma vie, j'ai embauché une syndicaliste ! ».

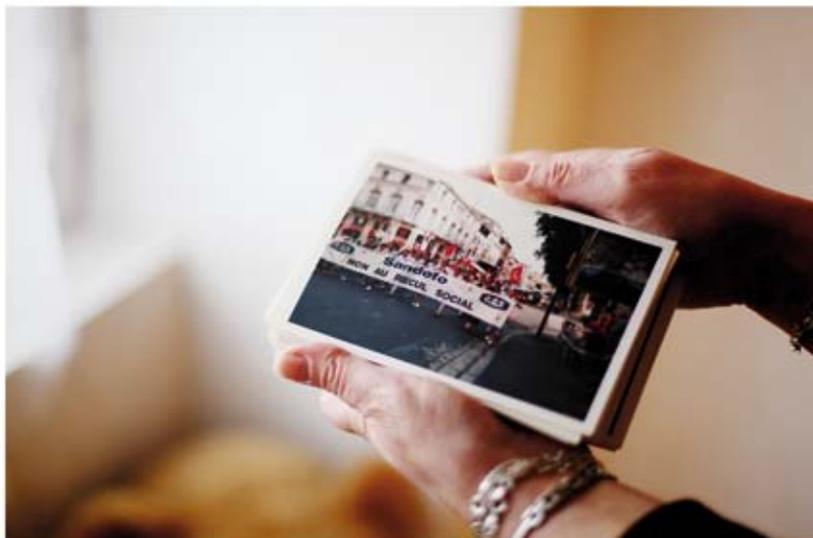
La prime, c'était la carotte, comme on avait de petits salaires. On était payées au *SMIG*, alors la retraite qu'on a maintenant... Voilà... Des sous-vêtements féminins. Quand je suis rentrée, on faisait encore les pantys, les gaines, le soutien-gorge, le slip, le string, le porte-jarretelle...

On avait le *SMIG*, on était payées au *SMIG*, toutes pareilles, à part le chef. Et après, suivant le rendement qu'on faisait, on avait des primes. Il y en a qui allaient jusqu'à deux cents ou trois cents euros de prime parce qu'elles ne mangeaient pas entre midi et deux, et elles faisaient de l'avance. Parce qu'on avait des petits tickets collés sur des petits papiers pour contrôler notre activité, pour contrôler notre rendement à la fin de la journée. Et celles qui dépassaient les cent pour cent, eh bien, elles avaient de grosses primes. À partir de quatre-vingts pour cent il y avait des primes, mais il fallait déjà les faire... Des petites culottes et des petits soutiens-gorge, c'est des petits trucs à assembler, c'est pas des gros morceaux. Mais moi, je tournais au début à cinquante, soixante, j'avais jamais de prime. Je me

disais que ce n'était pas à nous d'augmenter nos salaires, c'est pas avec une prime qu'on doit se faire un salaire, c'est avec le prix horaire, quoi, il fallait se battre pour augmenter ça. Mais bon, les filles, elles ne comprenaient pas.

Quand je suis rentrée, à l'époque, elles étaient quatre-vingts et quelques syndiquées, c'était important pour l'époque. Après, il y a eu des hauts et des bas, il y avait des moments difficiles. Hop, on montait... Après, quand ça allait mieux, elles lâchaient leur carte... C'est pas évident de syndiquer des ouvrières. Souvent ce sont les maris qui ne veulent pas. J'ai une collègue qui avait pris sa carte et quand elle l'a dit à son mari, elle s'est pris un ramponneau parce que c'était un macho. Et elle a rendu sa carte. Parce que moi, aux copains, quand on faisait des manifs et qu'ils disaient : « Et où ils sont les gens ? », je disais : « Où elles sont, déjà, vos femmes à vous ? On ne les voit pas dans la rue ». C'est vrai et même encore, même encore.

En 1990-92, ils ont instauré le rendement en groupe donc ils ont fait des groupes. Alors dans les groupes, il y a des *grandes mains* et il y a des petites mains. Et je vous dis pas, celles qui avaient des petites mains comme elles en ont bavé ! Ça pleurait ! Parce qu'après, la prime, elle était partagée entre tout le monde. C'était pas individuel, et donc, celles qui bossaient beaucoup pour avoir la prime et les petites mains qui n'y arrivaient pas, il faut voir comment elles se battaient ! Ça semait la zizanie dans les groupes... Celle qui demandait à changer de groupe parce que l'autre ne travaillait pas assez vite... L'ambiance, quand on a fait les trucs des groupes, ça s'est dégradé à une vitesse folle, et c'est là que j'ai dit aux filles : « Si on ne fait rien, on va finir par se taper sur la gueule ! ».



C'en était là, c'en était arrivé là. Après, en faisant de petites réunions, par petits groupes, elles ont compris que la carotte, ça suffisait. Il fallait que ça s'arrête, que ce n'était pas bon de faire des salaires avec des primes. Il y en a qui n'ont pas compris, mais il y en a beaucoup quand même qui ont compris. Elles l'ont dit... Mais là, ils n'ont pas pu virer tout le monde.

C'était des moments difficiles, parce que je voyais la nana qui chronométrait, des filles qui pleuraient en travaillant. Ça prend aux tripes. C'est pas humain. Et cette nana, j'aurais bien voulu la voir à la machine... Parce que c'est facile de chronométrer ! C'est facile pour elle... Enfin, cela ne l'a pas empêchée d'être virée après. C'est ce que je leur ai dit après : « Vous voyez, rendement, pas rendement, tout le monde y passe ». Voilà.

En 1997, on avait une prime d'ancienneté que la convention collective prévoyait. Donc, ils ont voulu carrément nous l'enlever, sauf que les filles, elles se sont dit : « Bon sang, on va perdre un sacré pourcentage de fric ». Donc j'ai dit : « Les filles, il n'y a qu'une seule chose à faire, c'est de se foutre en grève ». C'était rigolo, parce qu'on les avait enfermés, c'étaient des patrons de Paris. On les avait enfermés dans le bureau pour pas qu'ils sortent et on était toutes allongées dans le couloir, toutes les filles. C'était super. Donc on les a laissé sortir accompagnés, pour aller à Carrefour pour qu'ils s'achètent des slips et des chemises, mais pas le droit de prendre la voiture, à pied et accompagnés des ouvrières. Et on a fait grève pendant huit jours. On se relayait nuit et jour. On avait cadenassé les barrières, on mangeait sur place, on dormait sur place. Ah oui, c'était bien. Et puis bon, on a gagné, ils ont nommé un médiateur et on est arrivé à maintenir jusqu'à dix-huit ans. Donc c'était bien.

On a été beaucoup soutenues par toutes les entreprises, on avait récolté pas mal de fric et j'avais dit que ce qui serait bien, ce serait de faire un grand méchoui et remercier tous ceux qui nous ont soutenues dans notre action. C'était formidable, quoi ! La S.N.C.F., enfin tous les copains, quoi ! Et les filles ont dit : « Non, on veut l'argent ». Donc, on a fait des chèques. Sauf les déléguées qui ne les ont pas pris. On a fait des chèques qu'on a donnés aux filles sauf que c'était très peu en plus, c'était idiot ! Une centaine d'euros. Surtout qu'on avait négocié pour ne pas perdre les huit jours. On n'a pas perdu de salaire. C'est vachement important quand même. On avait négocié, après avec le médiateur, qu'ils nous payaient trois jours, je crois. Et après, comme on faisait trente-cinq heures, au lieu de faire trente-cinq heures, on faisait trente-neuf heures pendant x temps pour récupérer les jours de grève. C'était bien quoi, je veux dire, on n'avait pas perdu de fric, mais elles n'ont pas voulu.

Et après, comme si rien ne s'était passé. Autant pendant huit jours, ça a été l'euphorie, après tout le monde a bossé, bossé, bossé. Et après, moi, suite à ça, j'ai été hospitalisée parce que je me suis payé un ulcère à l'estomac et ils ont fait des plans sociaux. Les délégués se sont mis dedans, j'étais toute seule avec une autre, mais qui n'était pas virulente, qui laissait tout faire. Et j'ai accepté d'être licenciée.

Avec la lutte qu'on a menée toutes ces années, oui c'est vrai que j'ai un peu de regret par rapport à ça. Bon, on ne peut pas revenir en arrière et puis je me dis que j'ai profité de mes petits-enfants, des enfants. Je regrette, par rapport à ce qu'on a vécu, ce qui a été lâché d'un seul coup. Mais après je me dis que j'ai eu que du bonheur derrière. Donc voilà, on efface.

Marinette : Moi, en 68, j'ai été employée de maison au lycée technique donc j'ai vu les étudiants, mais à l'époque, je n'étais pas du tout... Non, ça m'a laissée... J'ai pas participé.

Yvon : Mais du coup il y a quand même eu une force de femmes sur ce passage-là, sans forcément...

Marinette : Oui, c'est peut-être ça qui a donné d'ailleurs l'impulsion aux femmes de se battre, oui, oui, je crois. Ça a quand même apporté quelque chose.

Yvon : Ça a été bien vite oublié, 68, quand même !

Marinette : Alors, concernant les femmes, on voit une vraie régression ! Ah oui, oui. Si, si, c'était sacrément... Ce qu'ils ont fait, les étudiants... Ça avait commencé par les étudiants, après ça a suivi...

Yvon : Elle n'a pas attendu l'Année de la Femme, d'autant que... C'était pas la peine de lui... Si elle avait décidé de faire quelque chose, elle faisait !

Marinette : Ah ben oui, ça c'est clair...

Camille : Et vous, en 68, vous travailliez déjà ?

Yvon : Oui, j'étais apprenti à Niort.

Marinette : Tu as été vendeur, il a été mannequin, il a fait des défilés.

Yvon : J'ai fait mannequin pour Le Printemps. J'ai plus la même gueule... C'était les bonnes années, quand même, je trouve ! Les années 70, au niveau même de la musique... Maintenant il y a des gnougnous... On se demande si ça...

Marinette : C'est parce que tu n'aimes pas, Yvon, on peut pas dire que c'est tout nul... C'est parce que tu n'aimes pas, c'est tout. Après, chaque année a... Moi, il y a des musiques que je n'aimais pas quand mes parents...

Yvon : C'était les années Jimmy Hendrix...

Marinette : Moi, il y a des musiques que j'aime, même si c'est pas trop mon truc. Je dis que chaque ère ou chaque génération a des trucs bien, qu'on aime ou qu'on n'aime pas. J'aime bien les trucs de rap. J'irai pas spécialement en voir, mais quand j'écoute, ils sont engagés, je trouve qu'ils sont bien engagés ceux qui font ça !

Yvon : Jean Ferrat, il restera tout le temps...

Marinette : Mais après, Jean Ferrat, c'est pas du rap. C'est une légende ! Brassens, Ferré, Mouloudji, Moustaki, tout ça, c'est des légendes, ces chanteurs, mais il y en aura aussi après, tu verras. Nos petits-enfants diront : « Regarde Goldman ! ». C'est vrai, chaque génération a son lot de... de vedettes !

Yvon : Il y a des guignols, quand même !

Marinette : Mais il y en avait aussi à notre époque !





J'habitais Magné, je travaillais chez Monsieur Rousseau à Saint-Liguairre, Monsieur Xavier Rousseau, parce qu'il y avait son frère Jean qui s'occupait de la tannerie. Nous, pour la ganterie, c'était Monsieur Xavier Rousseau.

On était tout une équipe de filles, on s'entendait très bien. Je suis entrée en 1961, le 2 janvier et je suis sortie le 31 juillet 1965. Je me suis mariée le 3 juillet puis j'ai suivi mon mari ici. Je suis embauchée avec lui au mois d'octobre et j'ai arrêté au mois d'avril comme j'attendais ma première fille. Après, dans les campagnes, il n'y avait pas de nounou du tout, alors je suis restée à la maison. De treize mois en treize mois, j'ai eu trois enfants à suivre, donc c'était encore pareil, je restais à la maison. Je les ai élevés, et puis j'ai recommencé à travailler un petit peu.

En 1976 j'ai repris pendant un an avec mon mari aussi, et puis j'ai fait la nounou, je sais plus de quelle année à quelle année. Et après j'ai travaillé, j'ai fini d'ailleurs, à Poitou Tabac à Celles-sur-Belle. J'ai travaillé chez un agriculteur aussi, on ramassait le tabac. Puis, quand il a cessé, il y avait une usine à Celles-sur-Belle, et j'ai fait du triage de tabac là-bas. Voilà. Comme ouvrière. Et maintenant, c'est la retraite ! Ça manque beaucoup quand même, ça manque quand même ! Ah oui.

Dans le temps il n'y avait pas beaucoup de travail pour les femmes. C'étaient les champs autrefois, donc ça aidait, elles avaient une paye donc elles aidaient beaucoup. Quand les deux travaillaient, c'était bien. Pour faire un peu d'argent, on prenait n'importe quoi ! Les brocolis qui étaient gelés, ah là là ! Dans les champs, chez un agriculteur... J'ai travaillé sous des serres aussi, j'ai trié du tabac sous des serres avec d'autres filles.

Le tabac était gelé. Je vous assure, c'est pas marrant du tout. Parce que je vois mon mari, on lui donnait les titres, mais la paye ne suivait pas. Voilà. Il a fini directeur commercial, mais la paye n'a jamais augmenté. Il avait simplement une petite carte de visite où c'était marqué « Directeur commercial ». Il la donnait à tout le monde, mais la paye n'avait pas augmenté du tout, du tout, du tout. Alors sur la fin, pour la retraite ça ne compte pas du tout.

Alors le gant, pour vous expliquer, il n'était pas cousu, il était en une partie comme s'il était à plat. Il y avait les doigts, bien sûr, de chaque côté avec les pouces, et après, on commençait par le pouce. On avait une machine avec un pied pour pouvoir tourner autour du pouce. On tournait, on commençait par ça. Après on faisait des fourchettes. Ce sont les petites bandes qui étaient rajoutées, qu'on cousait, qui étaient découpées, qui étaient toutes prêtes. Tout était prêt de toute manière, par les coupeurs. Et on cousait au milieu. Quand on avait tout ça, on reliait ces fourchettes d'un côté d'un gant au milieu. C'était assez compliqué parce qu'il fallait que ce soit assez bien fait. On passait avec la machine, on cousait le long, et on finissait par le petit doigt, pour finir la couture. Ça commençait par le pouce et finissait par le petit doigt.

Moi, j'ai été dans les dernières à apprendre à piquer le gant, à faire tout. Ensuite on est passé aux pièces, donc il y en avait une qui montait les pouces, après une qui piquait les fourchettes, une autre qui les montait sur les gants, une qui fermait, et moi je contrôlais les gants pour voir s'il y avait des défauts et je les redonnais aux filles si c'était mal fait, s'il y avait des coutures qui étaient passées à côté.



Plein de choses comme ça... Quand c'était mal fait, on leur redonnait. Il y a des petites panières. Les gants étaient dedans, alors on les empilait par dix, on prenait quand l'autre avait passé, on se détournait de la panière et on continuait, ainsi de suite. Il y avait trois rangées. Il y en avait dans d'autres ateliers aussi. Là aussi c'était pareil. Le patron vous donne ça à faire, vous le faites. Quand il y en avait qui travaillaient mal, on était obligées de donner... Le patron vous appelait, demandait ce qui n'allait pas parce qu'il voyait que l'une ne faisait pas son rendement, ou alors je lui redonnais des gants à refaire, il disait : « Comment ça se fait ? ». Parce que lui se promenait, il semblait pas qu'il nous surveillait, mais il nous surveillait quand même. Et puis il demandait des comptes, ce qui est normal. Alors on était obligées de dire ce qui n'allait pas. C'est vrai qu'on craignait le patron, il avait la carrure pour cela... Je ne l'ai jamais vu sourire. Il était strict. On avait du respect et ça durait même pendant les festivités. La crainte était toujours là. On n'aurait jamais été l'approcher sans raison.

Il fallait faire ses gants et terminer. Si on avait du retard, tant pis. Elles faisaient pas leurs rendements, elles se faisaient appeler à mon bureau aussitôt, et sanctionner. On avait un temps imparti. On avait été chronométrées et on devait mettre tant de temps pour faire le pouce, tant de temps pour monter les fourchettes et fermer le gant. On avait tant de temps. Et on devait le respecter. Alors bon, bien sûr, si ça n'allait pas bien, s'il fallait recommencer, s'il fallait que la fille défasse pour recommencer, ça prenait plus de temps. Il fallait que ce soit impeccable quand ça sortait ! C'est vrai qu'elles avaient de la qualité, c'était bien fait. Je pense que chez Boinot c'était pareil.

Je me rappelle, on avait le droit de chanter, mais en travaillant. Une chantait une chanson, l'autre repiquait alors les chansons du moment. Je ne sais pas si c'était que le samedi matin ou quand le patron n'était pas là, ça je ne peux pas le dire, mais il fallait travailler.

Je vois, quand on allait travailler aussi. Un truc qui m'a marquée : quand on allait en vélo, quand il pleuvait, on n'avait pas d'habit de rechange, on arrivait trempées, on n'avait pas d'imper... On était trempées du matin au soir. Les vêtements séchaient sur nous. Et quand on se mariait, on avait droit à une paire de gants, cadeau du patron. Une seule. Souvent les mariées choisissaient des gants blancs, mais moi, j'ai choisi des gants noirs parce que je me suis dit que je mettrais plus souvent des gants noirs que des gants blancs. Ils allaient rester dans un placard et c'est tout. Ça, c'était le jour de la Saint-Jean, il y avait tout un défilé. Il y avait une élection en hiver, de Miss Bleuet, et comme j'étais là, j'ai été élue, et on défilait dans les rues. Alors il y avait un mouton parce qu'il y avait de la peau de mouton aussi qu'on travaillait. Le mouton tout décoré défilait devant nous dans les rues.

C'est vrai, on n'avait pas autant de choses que maintenant. On consomme plus d'électricité actuellement... Qu'est-ce qu'on avait ? Pas grand-chose. On avait un frigo. Au départ, on n'avait même pas de machine à laver quand on s'est mariés, donc lavage à la main. Beaucoup de petits trucs qu'on n'avait pas à payer... Mais c'est vrai que la vie était moins dure que maintenant. Actuellement je trouve que... C'est vrai qu'on est plus tenté par des trucs qu'on n'a pas besoin.



J'admirais ce que l'on faisait parce qu'on faisait un très bon travail et on était toutes, aussi bien les unes comme les autres, fières de ce qu'on faisait. Donc, quand on faisait par exemple un pantalon à rayures, un vêtement avec des rayures, il fallait que tout soit bien aligné. C'était vraiment un travail... On était fières. On a travaillé de plusieurs façons, dont une grande chaîne, des chariots qui tournaient sur une chaîne. Et à chaque passage, à chaque personne, ce chariot descendait et la personne devait faire son travail en un certain temps puisque quand l'autre arrivait, il fallait que le sien parte, voyez... Il y a eu une période comme ça. Après il y a eu les petites chaînes. Alors c'était avec des machines, avec un petit toboggan où le travail descendait, dans ces petits toboggans. La personne suivante prenait les vêtements dans le toboggan et faisait sa partie de travail. Chacun avait sa petite partie de travail et à la fin le vêtement sortait fini.

Il y a eu, pendant un temps, un monsieur qui était, on nous avait dit, retraité de l'armée, et il était là avec un chronomètre pour voir comment faire pour améliorer le travail. Alors, bon, il donnait des petits conseils : un mouvement fait comme ça récupérait quelques secondes, et dans une heure on pouvait arriver à faire une pièce de plus. Vous voyez... Cette personne était là simplement pour contrôler, pour voir comment on pouvait avoir un peu plus de performance dans le travail. Au départ, on ne peut pas dire qu'on l'appréciait énormément et c'était toujours pour un peu plus. C'était le but. C'était pas pour une amélioration de nos conditions, c'était pour le rendement, pour le travail. Mais c'était comme ça !

Mes deux grossesses, je les ai faites chez Erna-Boinot, je ne me suis jamais arrêtée. J'ai arrêté pour mes congés de maternité, j'ai repris. J'ai eu la chance d'avoir eu la santé pendant ces périodes-là. On avait un délai pour signaler la grossesse à l'employeur, mais on n'avait pas d'aménagement particulier, ni de petit moment de détente, ni de période de repos. Moi, je n'ai pas le souvenir d'avoir plus d'attention que d'autres personnes, puisqu'on était quand même un atelier de filles, de jeunes femmes et puis, il y avait des naissances quand même assez régulièrement.

J'avais mon papa et ma maman, ma maman gardait mon fils. Malheureusement, j'ai perdu mon père peu de temps, un an, après la naissance de mon fils. Ma mère ne travaillant pas, il fallait qu'elle vive et je l'avais laissé trouver du travail et moi, je cherchais une nourrice. Mais elle ne voulait pas. Pour moi, que je paye une nourrice ou que je paye ma maman, il fallait bien qu'elle vive. Et puis le soir, elle n'avait que quarante-huit ans quand elle s'est retrouvée veuve, elle faisait des ménages quand j'avais cherché mon fils.

Et puis le week-end, vous savez, c'était la lessive, puisque j'ai eu ma machine à laver à mon deuxième enfant. On faisait la lessive comme tout le monde à ce moment-là, à la main. On la faisait bouillir dans les lessiveuses, comme on appelait ça autrefois. On faisait tout ça, les draps... Et ça prenait pas mal de temps. Il y avait le ménage aussi. Il n'y avait pas d'autre distraction, on n'avait pas de télé. On l'a eue très tard, ce qui fait qu'au fond, c'était comme ça.

Ce serait maintenant, ma jeunesse à moi, il n'y aurait pas photo, j'aurais fait des études. À cette période-là, ça ne se faisait pas. Si, il y avait des enfants qui faisaient des études, mais c'était plus des enfants autres que des enfants d'ouvriers, parce qu'autrefois, les mamans restaient au foyer et s'occupaient des enfants.

J'ai appris la couture parce que déjà quand j'étais petite, j'aimais bien faire de la couture. Et puis en plus, quand on apprend le métier de la couture, quand on est mariée, quand on a des enfants, à cette période-là c'est ce qu'on disait, on saurait faire un peu de couture pour les enfants. Voyez, on saurait habiller les enfants. J'ai suivi la lignée parce qu'il y avait des voisines qui travaillaient dans la couture, et puis je suis partie dans la couture. Et puis voilà, c'est comme ça.

J'étais dans une cour commune où il y avait des jeunes filles qui allaient au bal le samedi, qui sortaient le dimanche, pas le samedi parce que ça se faisait pas à cette période-là ou très peu, et moi je trouvais que c'était bien la jeunesse comme ça... Alors, moi, mon but c'était aussi d'avoir une jeunesse comme ça et mes parents m'avaient dit : « Mais si tu veux faire des études, par contre, ce sera... ». Mais non, c'est les études ou rien. Puisqu'il n'y avait que mon père qui travaillait, qui était ouvrier, c'est tout, ma mère ne travaillant pas, je savais que c'était un sacrifice pour eux puisque ça avait quand même un coût. Eh bien j'ai dit non. Je suis allée travailler puis je me suis rendu compte que c'était une bêtise.

Et c'est pour ça que dans les dernières années à l'usine, les trois dernières années, je prenais des cours pour adultes le soir. J'avais mes deux enfants, j'avais mon mari qui, heureusement,

me soutenait bien à ce niveau-là, et je prenais des cours du soir à l'École moderne de dactylographie, pour pouvoir me sortir de cette vie-là. Elle était pas si mal que ça, mais bon, disons, pour voir autre chose. C'est ce que j'ai fait et c'est comme ça que j'ai changé complètement et que j'ai quitté pour chercher autre chose. Changer pour rentrer dans une autre confection, c'était pareil, on rentrait dans le même système. Il fallait sortir complètement de ça. J'ai fait des demandes d'emploi un peu partout. Et après je suis rentrée auxiliaire de bureau dans l'Éducation nationale. Et après un certain temps, on devient titulaire, on fait des petits concours internes, et j'ai fini adjointe administrative. Ce n'est pas un grade extravagant, mais j'étais secrétaire dans un établissement scolaire. C'était très agréable.

On s'est mariés en 67, et mon mari est rentré en janvier 71 dans la fonction publique. Et de 67 à 71 nous n'avions qu'une journée de vacances ensemble ! Moi je travaillais dans un endroit où on était en vacances au mois de juillet, mon mari était en vacances au mois d'août ! On récupérait le 14 juillet et on rembauchait le 2 août. On n'avait que le 1er août de vacances ensemble ! Et on allait en vacances... à la forêt de Mervent. On y passait la journée ! Ben oui... Après c'était différent, il y avait des enfants, on allait un petit peu au bord de la mer, mais disons qu'après, quand on a eu la possibilité d'avoir des vacances ensemble, c'était différent. Mais c'était comme ça. On n'avait pas autre chose autour de nous, les gens vivaient tous à peu près à l'identique, il n'y avait pas d'envie de faire quelque chose d'autre. Ce serait maintenant, je serais jeune maintenant, je n'aurais qu'une envie, c'est de visiter plein de choses, le monde, enfin, faire plein de choses... Mais bon, c'était une autre génération, c'est comme ça, et j'en suis pas mécontente.



Voilà, je suis née en 52. Je suis née à Niort, bien sûr. J'ai commencé dans la vie active à l'âge de quatorze ans comme apprentie fleuriste pendant trois ans, et ensuite j'ai intégré les usines Boinot en 70, et jusqu'en 93 quand j'ai été licenciée. J'habitais quai de Belle-Île à Niort, à côté des usines Boinot. Disons que presque toute ma famille a travaillé chez Boinot : mon père, ma sœur, mon cousin, ma tante... Je suis la dernière.

Moi, à la bonneterie, ce que je faisais, c'était le tricot. C'est-à-dire qu'on tricoteait les gants, les bonnets, les écharpes, et quand c'était tricoté tout ça, on les rasait, c'est-à-dire qu'on fermait le bout et on les passait dans une machine pour les gratter, pour les rendre pelucheux. Et après on les assemblait, on mettait les pompons, on faisait des trucs comme ça. Là, il fallait en sortir ! Du matin au soir, qu'on faisait ça ! On ne bougeait pas de là. Quand je voyais qu'à la personne, il lui en manquait pour finir sa journée, je lui en donnais, et puis c'est tout. Parce qu'il arrivait qu'une journée c'était moi qui étais sur la presse, et puis le lendemain, c'en était une autre. Si à l'autre, il lui manquait un petit peu pour finir sa journée, on s'arrangeait. Quand on avait la main, ça arrivait que moi, j'en faisais pas loin de dix-huit à l'heure au lieu de douze douzaines. Quand c'est une petite main, douze, c'était juste. Alors quand j'en avais de trop, j'en donnais un petit peu en douce. Fallait pas que ça se sache parce qu'autrement on se serait fait taper sur les doigts.

Du jour au lendemain, quand ils m'ont appelée, ils m'ont dit : « Bon, on voudrait vous parler ». J'ai dit : « Qu'est-ce que j'ai fait comme bêtise ? ». Puis c'est là qu'ils m'ont dit. J'ai dit : « Je veux bien, mais à l'essai pour commencer ». Puis, l'essai, ça a duré après. Vous savez, commander des personnes plus

âgées que soi, c'est très dur ! Vraiment très dur, parce qu'elles ne voulaient pas. Mais après elles ont été obligées, elles ont été mises au pas. S'il y en avait qui ne voulaient pas m'obéir, j'ai été obligée de le dire et puis là, elles ont été mises au pas et après ça a été. Il y en avait d'autres qui auraient pu devenir *contremaîtresses*, qui étaient depuis plus longtemps dans la boîte, et qui pensaient devenir *contremaîtresses*. Bon bien, j'ai été surprise quand on m'a nommée parce que je n'étais pas du tout au courant. Alors entre cette ouvrière et moi, ça passait mal, très mal. Ah c'était très dur quand même !

En tant que *contremaîtresse*, je faisais de tout : je me mettais sur une machine, je faisais un peu d'expédition, je préparais le travail. Alors le soir, quand tout le monde était *débauché*, il fallait que je prépare la journée de chaque ouvrière pour le lendemain : mettre tant de bacs aux pieds des machines et tout ça. Les gants, une fois finis, il fallait les vérifier pour voir s'ils n'avaient pas de trou. S'ils avaient des trous, il fallait les raccommoier... Il fallait tout surveiller ! Il fallait en faire, je sais pas, dans la journée il fallait au moins en vérifier mille paires. Alors, c'était dur !

Si je voyais qu'il y en avait une qui n'allait pas, j'allais lui dire, mais autrement non, non, non. Je n'allais pas rapporter ce qui se passait, je n'aimais pas ça ! Il y en avait qui s'en chargeaient comme ouvrières, mais moi non. Chaque fin de journée, on avait un papier et il fallait marquer tout ce qu'on avait fait dans la journée, et c'est comme ça qu'ils voyaient si elles avaient fait leur rendement. Chaque truc avait une étiquette avec le numéro de la personne ou le nom de la personne. Il fallait qu'elles le donnent avec le morceau de papier. Il fallait que je vérifie tous les jours si elles avaient fait leur rendement.



Et le matin, quand j'arrivais, je leur disais ce qu'il fallait qu'elles fassent et alors elles le faisaient, et après, moi, je préparais le travail de l'extérieur, parce que les femmes de l'extérieur arrivaient sur le coup de neuf heures et demie dix heures. Et quand elles avaient fini, quand elles avaient passé, moi, je m'en allais. Je portais le travail à domicile. C'est même arrivé que j'aie jusqu'à La Roche-sur-Yon porter le travail. On avait, à La Roche-sur-Yon, une dame qui avait des ouvrières qui finissaient les gants, les doigts. Et le lendemain, il fallait qu'ils soient prêts parce que ça repartait à Limoges se faire coudre la peau sur les gants.

Il y a eu des licenciements quand Monsieur Caracotte est arrivé. Il a licencié quelques personnes, il y en a qui sont parties à la retraite, puis on est restées un petit groupe. Et c'est avec ce petit groupe de six à sept personnes qu'on a attendu la fin, comme ça. On pouvait rien faire d'autre, on n'avait plus de travail, il n'y avait plus de commande, il n'y avait plus rien. Il avait tout emmené là-haut, tous les clients. On n'avait plus de client... Monsieur Caracotte avait une usine dans le nord de la France, et pendant un an, il a pris tous les clients et il les a montés chez lui. Il a repris les clients donc c'est lui qui a eu le travail, et puis nous, c'est tombé. On est restées autour d'une table, on était toutes autour d'une table, et on attendait qu'ils nous disent de partir. Voilà comment ça s'est terminé. Il n'y avait plus rien à faire, mais il fallait qu'on soit là. Acte de présence. On était là, alors c'était bête parce que la bonneterie était là autour d'une table. On attendait, et les autres, à la ganterie, on les voyait travailler. On essayait de pas faire trop

de bruit pour pas déranger les autres, c'est tout ce qu'on faisait. On attendait. Ça s'est passé comme ça et après, quand on est parties, comme il y avait les machines qui étaient restées, ils ont vendu les machines je suppose, ils ont mis un grand plastique noir pour séparer la bonneterie de la ganterie. On le voyait de l'extérieur, ils avaient mis un grand plastique noir, ils avaient fait un mur avec. Et puis la ganterie est restée un an peut-être, un an, deux ans et puis après elle est tombée, elle aussi.

On n'aurait pas pu la remonter. Ça a coulé comme ça ! On le voyait déjà depuis longtemps, même. Et puis on a eu des hivers qui n'étaient pas froids, les gens n'achetaient pas. Il y a bien eu un syndicat, mais il y en a beaucoup qui n'y étaient pas dans le syndicat. Une fois ils ont fait une grève et ça n'a pas marché, ça n'a pas continué. Ça n'a jamais marché, le syndicat, chez nous. La grève, c'était pour des licenciements. Ça fait des années de ça, j'étais ouvrière, donc... On a fait la grève, mais ça n'a servi à rien. Des usines Boinot, il n'y a plus rien... Plus de ganterie, plus de peausserie, plus de *foulons*, plus de bonneterie, c'est fini !

La reconnaissance, je sais pas. Quand on travaille pour un patron je ne sais pas si on a de la reconnaissance derrière. On travaille dur, mais on n'est pas beaucoup récompensé par derrière. On le voit. Disons que nous on essaye de mettre de l'argent de côté tandis que les patrons, ils s'en mettent plein les poches, comme on dit, sur le dos des ouvriers. Moi, c'est comme ça que je le vois.

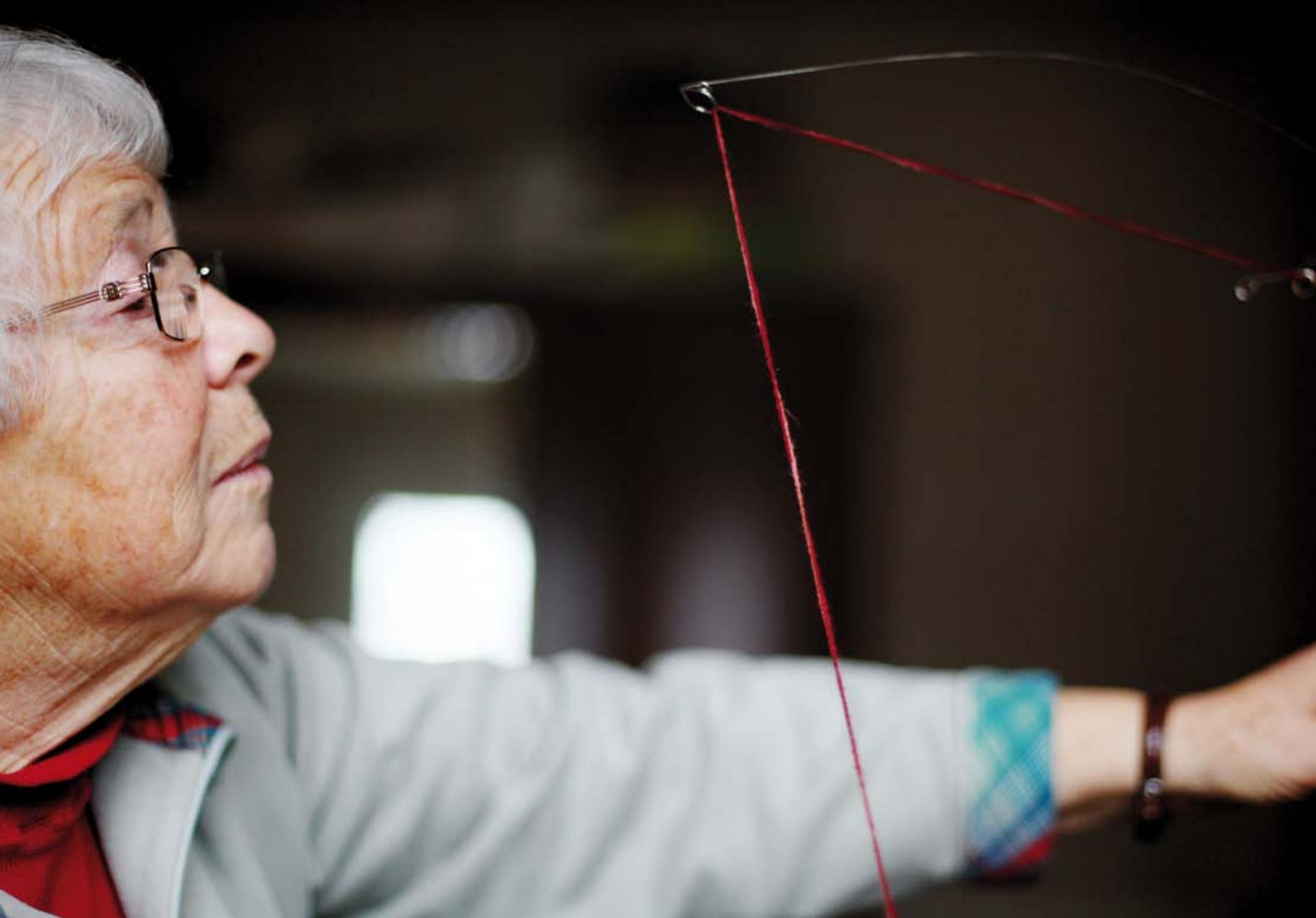
Disons qu'à la maison, il n'y avait quand même qu'un salaire qui rentrait, parce que ce que faisait Maman à la maison, ça ne payait pas beaucoup, donc on faisait attention. Elle avait acheté ça, c'est un poste de télévision à tirelire. C'est-à-dire qu'on payait le poste de télévision avec une tirelire.

C'est un système qu'ils avaient installé derrière le poste de télé, et quand on voulait voir un film, quelque chose pendant une heure, on mettait une pièce de un franc dans la tirelire. On pouvait en mettre six et on pouvait voir pendant six heures la télé. Quand il n'y en avait plus, il fallait remettre des pièces, et c'est comme ça qu'on payait la télé. Avec ce système, s'il n'y avait plus de pièce, la télé s'arrêtait carrément. Celui qui avait installé ça s'appelait Pitard. C'étaient des télévisions comme ça qu'on payait, et quand la télé était finie de payer, il venait enlever la tirelire, et après on avait la télé sans mettre les pièces !

Je m'en souviens bien parce que c'étaient les premières télévisions. Les gens qu'on connaissait, ils n'avaient pas la télé et ils venaient à la maison la regarder. Alors ils mettaient leur pièce, chacun mettait sa pièce.

Je m'en souviens parce que mon père aimait beaucoup le foot, et la personne qui aimait le foot, elle venait et disait : « Bon, ben c'est moi qui paye, je paye là ». Je m'en souviens bien. Et quand je voulais voir un film, moi, je mettais ma pièce. Quand je faisais des petites bricoles à la maison, Maman me donnait la pièce. Mais avant de mettre la pièce, j'allumais la télé parce que comme ça, s'il y avait eu assez, je mettais pas ma pièce ! Ah mais s'il en restait, on la remettait en route et ça continuait. Une fois par mois il venait chercher les pièces. On a fait ça pendant deux ou trois ans à peu près, je ne me souviens pas exactement.





Je suis née le 30 mars 1937. Je suis née avant la guerre. J'ai connu Niort, ville ouvrière, complètement différente de la ville de maintenant. Il y avait des usines, il y avait plein de choses comme ça. Moi je suis d'une famille ouvrière aussi : Papa était mécanicien, Maman était couturière, donc elle était à la maison. Elle nous a appris... On l'a toujours vu coudre.

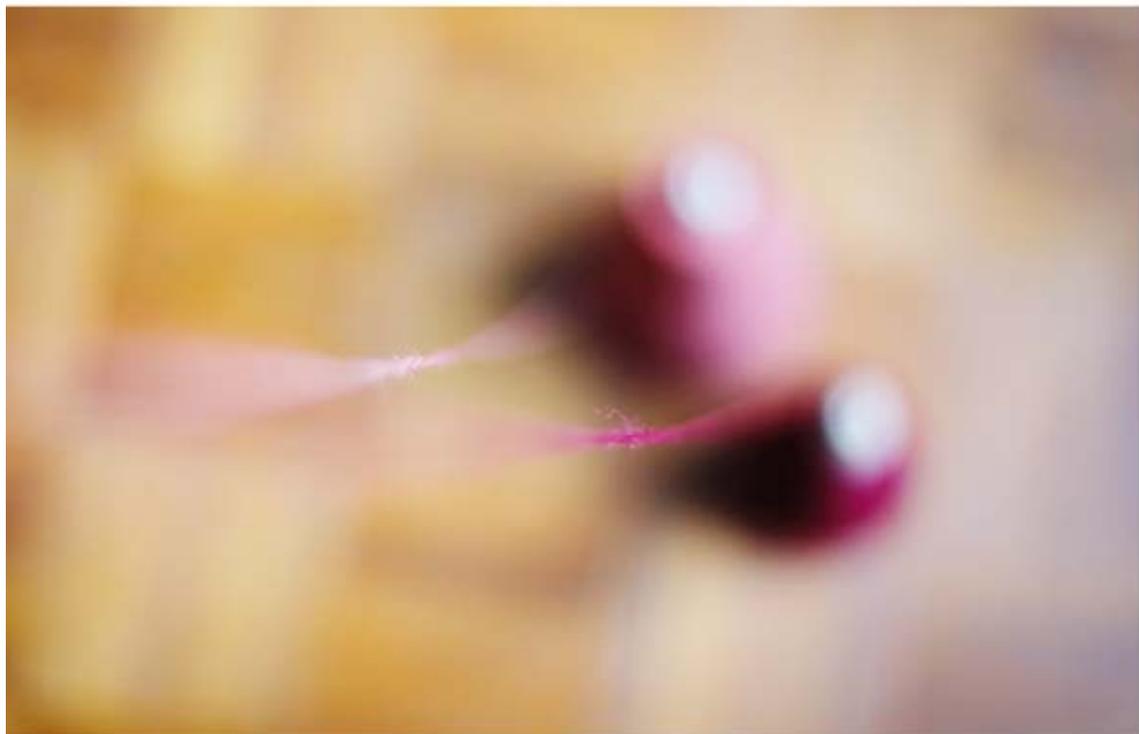
On était cinq filles à la maison, donc il y avait du travail, et puis, bien sûr, les parents n'avaient pas les moyens de nous offrir des études donc il fallait aller au travail dès quatorze ans. Nous étions cinq filles et tout le monde devait faire pareil. Donc on a toutes fait un apprentissage et voilà, quoi. Trois ans d'apprentissage et après... Moi j'ai appris la lingerie, la broderie pour les sous-vêtements des femmes, les combinaisons en satin, les chemises de nuit et les petites choses pour les petits enfants aussi. À ce moment-là on mettait des barboteuses.

Une toute petite entreprise qui se trouvait sur le bord du canal Saint-Martin, c'était sur le quai de Belle-Île et c'était de la même famille que chez Erna. C'étaient les sœurs d'André Boinot qui faisaient cette lingerie-là et qui possédaient un magasin en ville qui vendait de la lingerie comme ça. Donc, elles avaient mis leur magasin en gérance pour faire leur petite entreprise. Et quand j'y suis rentrée, il y avait quatre ouvrières qui étaient à la machine à coudre, qui montaient le travail. Il y avait une femme qui faisait la coupe et on était deux apprenties. Puis les deux patronnes travaillaient également.

En trois ans, tout ça a disparu parce que les sous-vêtements en nylon sont arrivés d'Amérique, n'est-ce pas, et en trois ans ça a complètement disparu. On n'avait plus de boulot. Ça s'est vite répandu quand même le nylon. Mais oui, elles n'avaient vraiment plus d'ouvrage.

Je suis rentrée en apprentissage en 51, je pense à la fin 51, et fin 52 déjà, ça avait beaucoup diminué. Et donc, elles se sont mises à faire des robes de communiantes. Alors là j'ai pris un plaisir fou aussi. Des robes de communiantes en mousseline, avec des plis, avec des petits machins... Là, c'était rudement chouette à faire aussi. Et puis, messieurs les curés, ou enfin le Pape ou je ne sais pas qui, ont décidé que non, non, non, qu'avec les robes de communiantes il y avait beaucoup trop de différence entre les enfants des riches et les enfants des pauvres, alors ils ont supprimé les robes de communiantes pour les aubes. Ma dernière année d'apprentissage, avec ma camarade, on a fini par broder des draps parce qu'à ce moment-là on faisait encore beaucoup des draps brodés pour quand on se mettait en ménage. Donc les gens venaient au magasin qu'elles avaient en ville demander à faire broder leurs draps. Voilà, on travaillait, mais c'était une bonne ambiance, quoi !

Après, pour ma part, j'ai été travailler en confection dans les entreprises Erna, la couture Erna. C'était à ce moment-là très très montante, et là je me suis quand même régalée. J'ai travaillé, mais j'ai travaillé que trois ans.



Et puis moi je me suis mariée, j'avais vingt ans. Et mon mari s'est trouvé à partir sur Rouen, il était cheminot, lui. Et donc après j'ai arrêté de travailler parce que je suis allée le rejoindre à Rouen, et après j'ai attendu mon premier enfant. Et après j'ai pas travaillé parce que, d'abord, j'aurais pas voulu donner ma fille à garder à quelqu'un, et puis je gagnais pas suffisamment pour donner l'enfant à garder et... Voilà, quoi !

Moi, j'étais dans mon petit cocon à moi, je m'occupais de mes enfants, de ma famille. On allait beaucoup voir les oncles et tantes, la famille. Le dimanche on était souvent avec les parents, c'était encore tout simple. On prenait beaucoup de plaisir, on allait au bal, on faisait des pique-niques avec des copains, on faisait plein de choses, mais, c'était sans trop s'occuper du reste du monde comme dit la chanson ! « Le monde peut battre de l'aile, on n'a pas le temps d'y penser ». Voilà. Ou on veut pas y penser, plutôt. Parce que j'étais bien au courant, j'avais la radio toute la journée. Souvent j'étais bien au courant des choses, mais, bon, j'avais ma petite... J'étais pas... Ça doit dépendre de mon caractère aussi, et c'est tout.

On s'est mariés, on n'avait pratiquement rien. Mon mari ne se serait pas marié si on n'avait pas eu un petit peu d'argent, mais on n'avait rien. À ce moment-là, il y avait la Foire de mai où il y avait cinq pour cent de réduction quand on achetait quelque chose à la foire. Il n'y avait pas les grandes surfaces et tout ça, donc tous les ans on achetait quelque chose de nouveau à la Foire de mai. Donc, j'ai dû commencer par la machine à coudre parce que pour moi, c'était très important la machine à coudre. La machine à laver, l'aspirateur, le frigo et ça, au fil des années. Là on avait juste le strict nécessaire. Je crois

qu'on n'a jamais fait d'emprunt pour acheter quelque chose. On n'aimait pas les emprunts. On aimait bien avoir l'argent. On n'a pas l'argent, ben on n'achète pas ! C'était comme ça, ça a tout le temps été comme ça.

Comme je vous dis, on avait un jardin donc mon mari jardinait et moi je cousais. Tout ce qu'il y avait au jardin, c'était autant de légumes qu'on n'avait pas à acheter. Et puis je suis quand même d'une époque où on ne jetait rien. Je ne sais pas jeter le moindre petit bout de pain. Vous ne me verrez pas jeter un petit bout de pain, non, non, non. Tout sert, il n'y a jamais de restes qui se perdent à la maison. Les restes sont transformés. Quand j'allais à l'école, je suis allée à l'école que jusqu'à quatorze ans puisque mes parents ne voulaient pas, c'était amusant. L'année du certificat d'études, en sciences, on avait des choses à apprendre et entre autres, c'était comment accommoder les restes. Eh bien, ça m'a bien servi !

J'adore Jean Ferrat ! J'adorais Piaf aussi et quand j'étais jeune, du matin au soir je chantais toute seule dans ma maison. Même quand j'étais là après, je chantais comme ça. Et des fois, mon voisin en face qui disait : « Oh bien, Madame Pouvreau, j'aime bien quand vous chantez ! ». Oui, je pensais pas que j'avais les fenêtres ouvertes et que tout le monde entendait. *L'Homme à la Moto* : « Il portait des culottes, des bottes de moto... » Celle-ci je la sais par cœur aussi. Par contre, une chanson que je ne suis pas capable de retenir, c'est « Padam, Padam ». Par cœur je n'ai jamais su. Alors quand je l'entends chanter je la suis, mais j'ai jamais su la chanter toute seule. C'est fou, je me trompe tout le temps. C'est-y parce que ce n'est pas celle qui me plaisait le mieux peut-être...



Ah oui, alors la couture... Oui, autrefois, à la télévision (puisqu'on avait quand même la télévision déjà en noir et blanc), il y avait une émission. Est-ce que c'était le week-end ou la semaine ? Je ne sais plus. Ou le mercredi ? Non le jeudi, c'était le jeudi le jour des enfants. Et dans la soirée il y avait une émission, c'était la couture où il y avait une femme et un mannequin. Je n'ai jamais pu faire comme elle. La couturière, elle prenait les mesures sur le mannequin, tac, tac, tac, et puis la longueur et tout, etc. Elle avait le tissu sur la table, elle mesurait sur le tissu et elle coupait, elle épinglait ou elle faufilait, et hop, en l'espace d'un quart d'heure ou d'une demi-heure, le mannequin l'avait sur elle ! Oui, c'est cette image-là qui me reste, qui m'a donné envie.

Mais en fait, il aurait fallu que je continue l'école dans la couture. Mais je ne voulais pas continuer l'école ! Je vois ma belle-mère, elle était couturière autrefois, et quand elle a appris le métier, il a fallu qu'elle paye son apprentissage à la couturière. Alors, c'était en 40-45, il fallait qu'elle paye son apprentissage. Ensuite, dix ans avant moi, la personne, elle faisait son apprentissage en apprenant à faire les boutonniers, les cols, tout ça et au bout de deux ans, trois ans, elle savait faire une toilette entière. Moi, personnellement, dix ans après, ça change énormément. Donc on avait toujours la chance d'arrêter notre école à quatorze ans pour faire l'apprentissage, et moi, c'était pour passer un C.A.P. en allant au lycée. On appelait ça le collège technique autrefois, pas le lycée technique. Et une fois tous les quinze jours, on allait à l'école, normalement pendant trois ans. Et les deux premières années, à l'école je n'apprenais que la technologie sur les fibres de tissu, et ça ne m'intéressait pas trop. À l'usine je n'ai fait que couper des fils. Voilà.

Les ouvrières étaient aux machines, ça débitait et tout ça, ce qui fait qu'il fallait couper les fils au fur et à mesure. Alors on coupait, on coupait et j'ai fait ça pendant deux ans. Ensuite il fallait aussi donner le travail aux ouvrières, donner les fils qu'elles demandaient. Et le soir, quand tout le monde *débauchait*, il fallait balayer. Ça c'est la chose que j'ai appris le plus. Mais bon, c'était tout ça. Et la troisième année, on devait faire sur machine à l'école, et à ce moment-là, la troisième année, je ne l'ai pas faite ! Pour la bonne raison. Je pense que c'est à ce moment-là que l'école a été jusqu'à seize ans, et plus question de faire des cours. Alors la couture, je l'ai très peu apprise, juste en regardant et en coupant des fils. Donc je me débrouille un petit peu, c'est normal. Mais voilà, en l'espace de vingt ans, trente ans, ça a aussi beaucoup changé. Et l'école a après été jusqu'à seize ans, et moi j'ai pas eu de troisième année.

Je suis rentrée le mois de septembre, à ce moment-là c'était dans un autre quartier, ils projetaient de refaire une autre usine dans un autre quartier qui était Les Côteaux de Ribray. Donc c'était tout beau. Il y avait aussi le début de la journée continue. Alors on embauchait à sept heures et demie, huit heures à peu près, et on *débauchait* vers cinq heures. Donc ça c'était super et je sais que j'ai quand même appris beaucoup en regardant faire les filles tout simplement. Il aurait fallu continuer des études au moins jusqu'à dix-huit ans pour passer le C.A.P., ce qui paraît logique. Et puis après, si ça nous plaisait, on pouvait continuer pour faire les patrons et tout, etc. Ça s'apprend au fil du temps. Mais chez nous, en apprentissage, non... Tant pis, c'est pas grave. Je regrette pas, je regrette pas parce que c'était comme ça. Mon apprentissage s'est fini en 69 exactement. Donc, après je suis passée ouvrière.



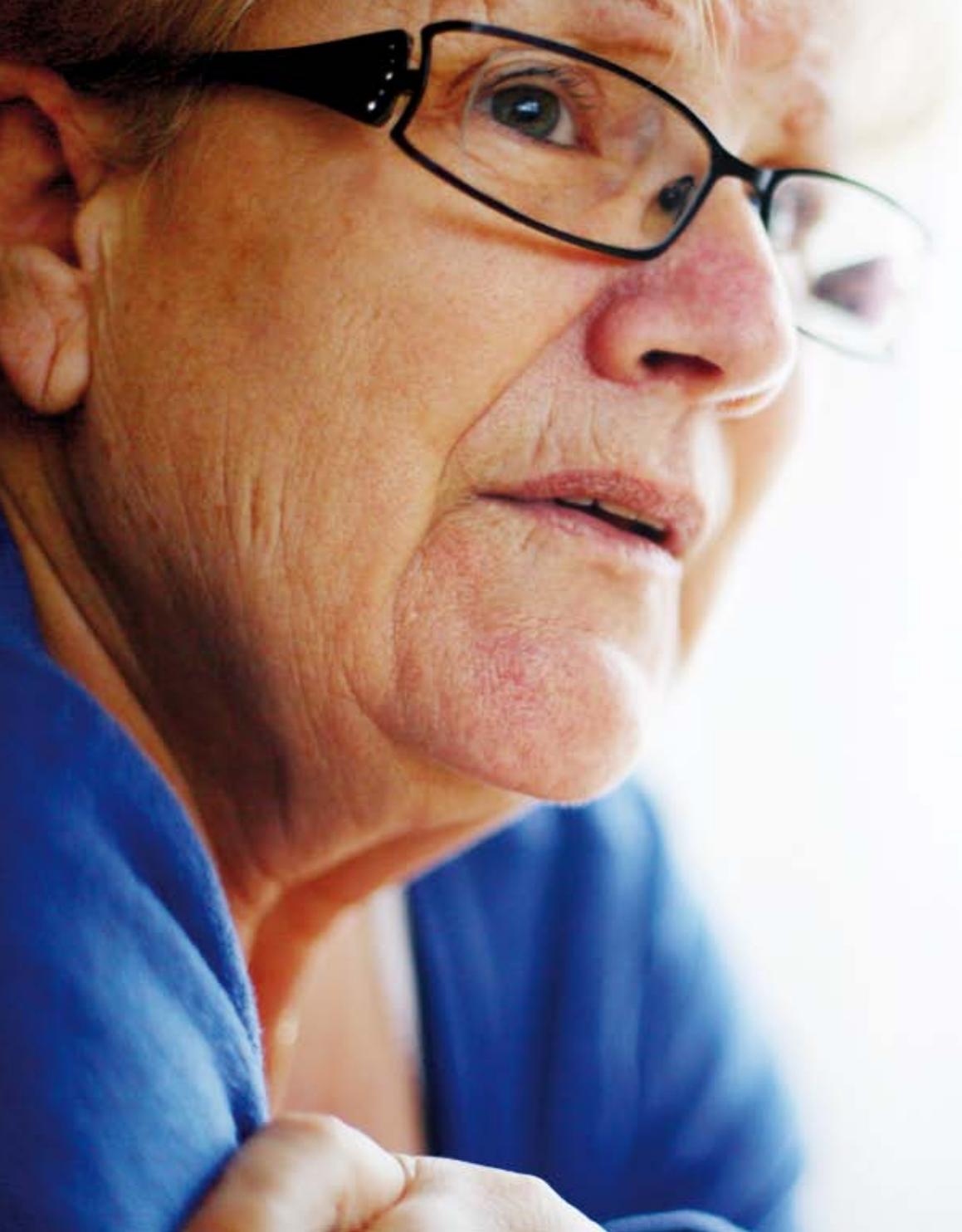
Beaucoup ont aimé cette ambiance, mais moi je me dis que les jeunes auront toujours une ambiance à se rappeler à notre âge. Moi, je pense que ce sont les bonnes années, de quinze à trente ans, même si on s'est fait disputer, qu'on a eu des moments qu'il fallait rester après le travail. J'ai pleuré des fois... Oui il y en a beaucoup qui se sont mises à pleurer, même des ouvrières à machine. Ben il se trouvait que les patrons, s'ils passaient par là et qu'ils voyaient que c'était pas encore fait, ils nous disputaient, et puis on pleurait sur le travail. Tout le monde a pleuré, oh oui, une bonne partie. Puis vous aviez des ouvrières qui vous envoyaient balader parce qu'il fallait qu'elles fassent leur travail. Et l'apprentie ! Elle avait pas peur de vous disputer. C'étaient toujours les mêmes ! Sauf qu'à un moment donné je suis partie, j'en avais ras le bol qu'il y avait un monsieur qui ne connaissait rien au boulot et qui était avec son chronomètre. Les chronomètres de 72-73, oui de 72, parce que ça commençait à ce moment-là. Ça devait être un peu partout pareil, ça aussi. Je suis sûre, 72-75, parce qu'il me semble que chez Simonnet quand je suis rentrée, ça devait être ça aussi.

Je suis partie vers le 25 novembre, à cette époque-là on faisait les Catherinettes ! On avait la chance que notre patron nous offrait le restaurant. Ah, ça c'étaient des souvenirs très agréables. Les Catherinettes, c'étaient celles qui avaient vingt-cinq ans et qui n'étaient pas encore mariées. Il y en avait deux, Catherinettes. On passait un bon moment parce que c'était le repas complet, et puis après il y avait le bal, et puis voilà, on s'amusait. On faisait des farces entre copines. C'était un bon moment. Moi, je n'ai pas été Catherinette. C'est une tradition de chapeau aussi. Ils le fabriquaient et l'offraient à la personne à laquelle il était destiné. Voilà. Justement moi, je suis partie le jour des Catherinettes puisqu'il a fallu que j'arrose mon départ

dans un petit café qu'il y a pas loin de l'usine, et on est revenues à l'usine pour fêter les Catherinettes. Voilà, ce soir-là j'ai bien arrosé ! Bon, après j'ai fait de la vente à domicile. J'étais plus libre. Voilà, bon, bref !

Moi j'ai eu la chance, étant gamine, d'avoir un papa qui travaillait à la S.N.C.F., donc tous les ans, nous allions trois quatre jours à Paris, toujours ! Et en été on allait en camping à Ronce-les-Bains, avec la toile de tente, en 4cv. Alors, en 4cv selon l'époque, on s'en allait soit à Ronce-les-Bains, soit à La Tronche. Bon, il y a quoi... ? Une heure, une heure et quart de route ? Mais avec mon papa en 4cv, on s'arrêtait en route prendre un petit sandwich ! Ah ben oui, on ne partait pas comme ça ! On s'arrêtait en route, on prenait le café, un bon petit sandwich et tout ! Et puis après, à l'époque de mon mari et des enfants, on s'en va à La Tronche ou à Ronce-les-Bains, ou ailleurs, et hop ! Le trajet en une seule fois. Mais ce n'était pas la 4cv... Ce sont des épisodes comme ça.

On était des petits lots de copines à peu près du même âge, ça nous arrivait de sortir ensemble. Mais comme j'ai connu mon mari à l'âge de seize ans, je suis moins sortie alors que d'autres copines fréquentaient plus tardivement, donc elles sont sorties plus longtemps, faire des bals ou des machins comme ça. Moi, je n'ai pas connu les bals puisque dans la ville de Niort il n'y avait pas de bal. Les bals se trouvaient dans les campagnes. Alors, comme j'ai un mari qui n'a pas connu le bal, les bals, à nous, c'est pas notre truc. Moi, j'étais beaucoup plus « foire ». Quand il y avait la foire à Niort, les manèges, moi, c'était plus mon rendez-vous. Puis les cinémas, oui, les cinémas. On allait presque tous les week-ends au cinéma, c'est sûr. C'était notre sortie. Mais les bals, non.



Je viens du Portugal. J'ai émigré en 69. J'ai fui la dictature de Salazar, tout le monde sait, mais la pauvreté aussi. Je suis venue pour aider ma famille.

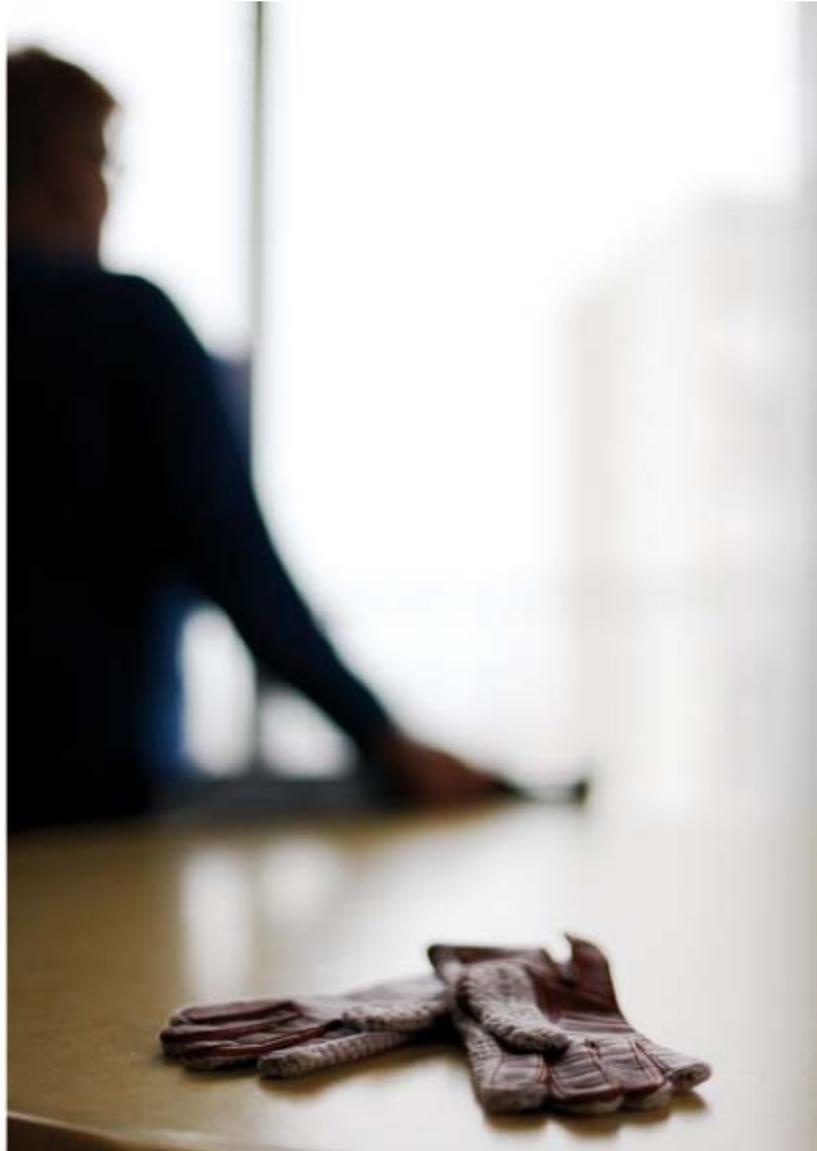
Vous parlez à la fille d'un communiste qui a été torturé par la PIDE là-bas et cela me tient beaucoup à cœur de tenir la route de mon papa. Mon papa était communiste, à ce moment-là, c'est les socialistes de maintenant là-bas. Il faut dire qu'on n'acceptait pas... Dans nos yeux d'enfants, on se rappelle la PIDE qui était la police de Salazar, qui venait vider notre maison pour voir s'il y avait des tracts. Devant nous, ils ne nous épargnaient pas. Et Papa était souvent en prison. C'est vrai que, bon, mon papa étant décédé, j'étais l'aînée de la famille, et Maman n'ayant pas de métier, elle a élevé ses enfants. Mais il fallait quelqu'un qui aille aider ma famille. Mon frère avait été apprenti en pharmacie, donc j'ai dit : « Tu restes ». Voilà. Je me suis dévouée vraiment pour partir... Ça m'est facile de parler parce que, je vais vous dire, la dame qui nous a emmenés... On travaillait dans une grande usine au Portugal et on était beaucoup à partir. On se disait les unes aux autres : « Tu sais... ». On nous faisait croire qu'en France il suffisait de secouer un arbre, comme on dit, que tout était facile.

Pour passer la frontière... Vous savez, quand je lis dans le Pas-de-Calais et tout ça, je me dis : « Mon Dieu, nous c'était pareil ». C'était le temps de Franco et de Salazar, je sais pas si vous voyez le danger. Donc nous, en passant la frontière, on passait à quatre pattes, par des chemins que seuls les passeurs connaissaient. On a couché par terre, moi et d'autres,

on a attrapé des bestioles et on était neuf dans une voiture. Je sais pas si vous voyez... D'Irún, on passait par des chemins que personne ne connaissait, jusqu'à épuisement, quoi... À ce moment-là c'était comme ça, il n'y avait pas d'Europe, il ne faut pas croire qu'on passait comme ça.

Ici on trouvait vite du travail quand même, et je faisais employée de maison, je gardais les enfants, je faisais le ménage, et puis c'est là que je suis rentrée à l'usine. Ben oui, j'ai eu beaucoup de chance si vous voulez. D'abord, parce qu'en foyer, il y avait quand même des filles qui faisaient déjà partie de quelque chose que je connaissais, la *JOC*, puis il y avait des groupes de gens qui étaient des prêtres et des gens qui s'occupaient des jeunes. Je me suis sentie quand même une liberté que je n'avais pas au Portugal, que je n'ai jamais vue au Portugal. Vous voyez, au Portugal, quelqu'un qui était militant était mis en prison, au Portugal et en Espagne. Dans ma tête, j'ai toujours vécu ça. Donc, me voyant là, c'est sûr que c'était éclatant, quoi !

À la C.F.D.T., j'allais à toutes les réunions. J'ai monté, j'étais déléguée, j'étais à l'*U.D.*, j'ai fait partie de regroupements... C'est vrai, 75, il y avait la grande grève. C'est sûr que c'est là que ça a commencé le pire. Ils ont commencé à licencier, donc on a commencé à parler des gants à ce moment-là, des usines. Dès 74 les manifs ont duré assez longtemps. Je vois encore la place du port où était la Sécurité sociale, pleine, pleine, pleine de monde des ganteries. C'était là où il y a le *CAC* aujourd'hui, c'était l'usine Boinot. Mais ça commençait à se dégrader à ce moment-là.



Ben, c'est parce qu'on parlait déjà de licenciements chez Rousseau, et puis on n'y comprenait rien, vu qu'on gagnait le *SMIG*. Je crois qu'il était quatre francs de l'heure, cinq francs de l'heure. Et on ne comprenait pas quand même qu'avec des petits salaires comme ça, on donnait les gants à faire ailleurs, et encore on nous mettait dehors, quoi. Après ça il y avait de moins en moins de personnel, de plus en plus de licenciements, et c'est là qu'on se regroupait au fur et à mesure. Et puis ça s'est dégradé comme ça, quoi. Nous on est allées à Saint-Liguairé, et puis après, je vous dis, on est restées quoi... ? quatre à cinq ans, pas plus, là-bas. Et on est venues chez Boinot, parce que c'est chez Boinot que c'était plus grand, parce qu'ils faisaient les bonnets et tout ça. Et nous, on avait la partie gants en cuir. Et on a travaillé pour l'armée, c'est les derniers gants qu'on a faits. C'était comme ça : il y avait une commande pour tel jour, il fallait travailler comme des dingues, il fallait garder la cadence, il fallait y aller, c'était pas qu'il y avait la crise, il fallait s'y donner. C'était ça, le choix on n'avait pas. C'était, ou on travaillait et on faisait des heures épouvantables parce qu'il y avait les menaces toujours sur nous, c'est ça, ou on ferme, quoi !

« On va se marier ». C'est comme ça qu'ils parlaient les patrons quand ils se rencontraient : « On va se marier cette fois-ci encore, on va changer pour voir si ça peut, mais vous comprenez, il faut y aller parce qu'on n'a pas de temps à perdre, et les commandes, et maintenant ça coûte plus cher ».

On nous faisait croire des choses, que c'était de notre faute, que c'était parce qu'on ne travaillait pas assez qu'ils licenciaient, que ça fermait, que Rousseau a fermé, qu'on est venues chez Boinot. C'est parce qu'on n'en avait pas assez fait, qu'il faut encore en faire plus.

Puis les autres, elles disaient : « Elles viennent nous enlever notre pain »... Bon, ben c'était comme ça, ça ne passait pas... On allait chez elles. Et puis quand on est venues chez Boinot, c'était pareil. Celles de chez Rousseau et de chez Monier qui sont venues chez Boinot, le peu qu'il y avait, c'était pareil... L'ambiance, ça n'a jamais été, vous voyez, l'ambiance c'était toujours comme quand on était chez Rousseau. Il y avait un délégué syndical. Du fait qu'il y avait plus de quarante-neuf personnes, on avait droit d'en avoir un, mais on avait toujours l'impression que nous, on était des rapportées, donc ils défendaient plus leur bifteck que le nôtre. Donc on n'était pas désirées. Faut pas croire, ils nous culpabilisaient quand même parce que nous, si on était restées où on était, eux ne seraient pas où ils en sont, quoi. Mais oui, mais vous savez, dans la vie de travail, on ne se fait pas de cadeau non plus, hein. J'ai connu des ouvrières là-bas... Ce que j'ai compris, moi, c'est que ces femmes qui partaient, elles avaient leurs pères qui étaient gantiers, leurs maris, leurs enfants, il y avait tout. Vous verrez, dans le bourg de Saint-Liguairé c'est rare la maison où n'y a pas habité un père qui était gantier, un petit-fils, une belle-fille. C'était ça.

Moi je me mettais à leur place parce que venant de l'usine d'où je venais au Portugal, c'était ça. C'est une tante, une sœur, un papa qui m'a mise là-bas. Même ma grand-mère a travaillé, mon grand-père a travaillé, c'était presque notre affaire, c'était de famille en famille, donc moi, je les comprends comme ça. En même temps, on est venus. Je leur disais quand même : « Ne vous trompez pas d'adversaire, parce que nous, on suit le mouvement, il faut qu'on mange aussi ». Je leur disais ça. Il ne fallait pas faire de grands discours, il suffisait de dire, de laisser parler notre cœur. On n'y était pour rien. Moi, je comprenais très bien leur situation, pourquoi elles nous en voulaient, mais je comprenais aussi que nous, on était obligées de suivre le mouvement.

À la fin, celle qui voulait garder son boulot, peut-être qu'elle disait : « Je vais échapper, assez donné, assez donné, peut-être que je vais échapper ! ». Bah, elles y croyaient ou elles y croyaient pas, elles avaient sans doute des enfants, des maris qui leur disaient : « Vous êtes tarées, quoi ». Et la preuve, c'est quand elles étaient licenciées qu'elles se disaient : « Qu'est-ce qu'on était bêtes, quoi ». Petit à petit, on est parties par dix, par vingt, le pire c'était quarante et quelques. Ils ne faisaient jamais de grands licenciements à la fois pour pas trop faire de bruit, mais petit à petit, on est toutes parties. Et les dernières, dernières à partir, parce qu'il n'y a pas si longtemps que ça ils en faisaient encore, c'était les domiciles. Il y a pas dix ans qu'elles faisaient encore. C'était triste, je

vous dis, l'ambiance. Comment voulez-vous, même entre nous il n'y avait pas d'ambiance ! On voyait, on regardait les unes, les autres, tout le monde pleurait. De l'autre côté elles étaient pas contentes non plus, parce que nous on est venues dans ces ateliers à elles et qu'après, elles partaient avant nous, alors que nous, on n'avait rien à voir avec les gants de laine, les bonnets, les écharpes, on n'avait rien à voir là. C'était une espèce d'ambiance, je vous dis pas...

Du jour au lendemain, on nous disait : « Tel mois on ferme ». Voilà. On a appris au mois de mai qu'on ne reviendrait plus après les vacances de 92, fin juin. Je vous dis, j'ai même pas été jusqu'à la fin, j'ai même pas dit au revoir, j'ai même pas eu le temps de dire au revoir aux filles. D'abord j'avais pas le cœur de dire au revoir. On se disait pas au revoir. On partait, on partait comme des voleuses...

Ils ont toujours le beau rôle de dire que... Mais en plus, ce qui nous mettait en rage, c'est que dans les usines, il y avait du boulot. Ils sont partis en Tunisie, ils donnaient le boulot à faire en Tunisie et au Portugal. Ça nous faisait rager à cause de ça. On savait parfaitement que nous, ici, on mettait les petits cœurs qu'il y a dans les gants, on repassait, on faisait les finitions, s'il y avait des trous on regardait, puis on les mettait en carton.

Ils venaient du Portugal, de la Tunisie, comme ça, et nous on mettait : « Made in France ».



Arpette : apprenti. À connotation péjorative, un arpette désigne plus généralement un débutant inexpérimenté tout juste bon à manœuvrer pelle et balai.

Baille : grande bassine ou demi-futaille à un seul fond, en forme de baquet, qui sert à divers usages.

CAC : Centre d'Action Culturelle.

Contremaîtresse : femme qui dirige le travail d'un groupe d'ouvrières. On emploie ce mot en particulier dans les domaines industriels.

Débaucher : finir sa journée de travail.

Épaleter : enlever les *mogettes* de leurs tiges.

Être brouetté : être trimbalé.

Foulon : ouvrier *foulon* ou foulonnier. Désigne également le bâtiment (le plus souvent un moulin à eau), où l'on battait (*foulait*) les draps, la laine tissée, les cuirs et les peaux pour les assouplir et les dégraisser.

Grande main : avoir une grande main, c'est travailler vite, être capable d'avoir un bon rendement.

JOC : Jeunesse Ouvrière Chrétienne. Mouvement d'action catholique d'éducation populaire.

Mogettes : haricots blancs secs de l'espèce *phaseolus vulgaris*. Spécialité culinaire du Poitou-Charentes, se dégustent traditionnellement avec du jambon, ou encore bien chaudes sur une tartine grillée frottée à l'ail et bien beurrée (grâlée de mogettes). Dans les Charentes, où elles sont cuisinées différemment, elles se consomment avec des couennes et une salade de pissenlit à l'huile de noix.

Poupée : carte de pointage.

SMIG : Salaire Minimum Interprofessionnel Garanti.

Tournement de main : rotation répétitive du poignet afin de serrer un lien.

UD : Union Départementale.

Merci à celles qui ont généreusement partagé avec nous leur temps et leurs souvenirs :

Raymonde Largeau et sa fille Marie-Claude / Saint-Hilaire-la-Palud

Madeleine Fradin / Saint-Gelais

Claudette Mouchard / Frontenay-Rohan-Rohan

Marie-Annick Gautreau / Niort

Colette Gautron / Niort

Marinette Fournier et son mari Yvon / Niort

Reine-France Brelay / Celles-sur-Belle

Nicolle Marché / La Crèche

Sylvette Proust / Niort

Monique Pouvreau / Niort

Dominique Malaga / Lesson

Fatima Reis / Niort

Nous souhaitons remercier :

Jean-Pierre Bodin et l'équipe de La Mouline

Christian Le Guet et Valérie Mazé

Philippe Guillemoteau

Patrice Challot

Patrick Delat / Centre d'art contemporain photographique - Villa Pérochon

Philippe, Patrick et Céline / Imprimerie Angevin

La Commission « Mémoires ouvrières » des conseils de quartier

Le service culture de la Ville de Niort

La direction des vies participatives de la Ville de Niort

La Scène nationale Le Moulin du Roc

Les Usines Boinot - Centre national des Arts de la rue en Poitou-Charentes

Joël Denis

Christine Tournecuillert

Ceux qui ont réalisé ce livre :

Compagnie Entre chien et loup

Direction artistique / interviews / graphisme : Camille Perreau

Interviews / création sonore : François Payrastre et Marc-Antoine Granier

Photographies : Florence Brochoire

Retranscription / littéarisation : Marie-Madeleine Linck

Relecture : Delphine Baillaud et Prune Forest

Mastering du CD : Mathieu Monnot - EyeMat mastering studio

	<i>Fabriqué à Niort, mémoires ouvrières</i>	page 5
CD	<i>Douze femmes ouvrent hier</i>	page 7
# 01 - J'ai trimé tout mon crevé d'sous	Raymonde	page 9
# 02 - On s'arrangeait toujours pour travailler	Madeleine	page 13
# 03 - Comment j'ai pu faire tout ça	Claudette	page 17
# 04 - J'ai travaillé à la maison après	Marie-Annick	page 21
# 05 - Des mille et des mille	Colette	page 25
# 06 - Tout le monde s'est levé, tout le monde a bougé	Marinette	page 29
# 07 - Alors donc, le gant, pour vous expliquer	Reine	page 35
# 08 - On était dociles je pense	Nicolle	page 39
# 09 - Moi, c'est rare quand je refusais quelque chose	Sylvette	page 43
# 10 - C'était pas une mauvaise vie...	Monique	page 49
# 11 - ...même si on se faisait disputer.	Dominique	page 53
# 12 - C'est tout ce qui me reste de mes vingt ans d'usine	Fatima	page 57
	Lexique	page 63
	Remerciements	page 65
	Ceux qui ont réalisé ce livre	page 69